DION BOUCICAUT ET EUGÈNE NUS

LA DÉPÊCHE

(THE SPEAKING WIRE)

LE FIL QUI PARLE

DRAME EN CINQ ACTES ET SEPT TABLEAUX

Représenté pour la première fois, à Paris,
sur le théâtre de l'AMBIGU-COMIQUE, le 8 janvier 1873.

PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
Libraire de la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques
ET DE
la Société des Gens de Lettres.
PALAIS-ROYAL, 17 & 19, GALERIE D'ORLÉANS

1873

— Tous droits réservés. —

76261

PERSONNAGES

JONNY REILLY, matelot	MM. VANNOY.
GILCOK, procureur	BERRET.
JEM STARKIÉ	LAMBERT.
NOÉ LEAROD (prononcez Lirod)	FAILLE.
RADLEY	SULLY.
ANNIBAL FOLKETT	MONTBARS.
KRAFT, policeman	ABEL-BRUN.
SLACK, employé du télégraphe	LENORMANT.
LE CAPITAINE WOLF	FAUVE.
BLIKBETT	CHAUDESAIGNES.
SIR JOHN FAIRFAX, juge	MAUGIN.
SPARRER, avocats plaidant	ODIN.
WIGBY, avocats plaidant	PAUL ALBERT.
HERFORD	HENRI-ROZE.
SHORNS	LIBERT.
JACK	ROUSSET.
BILL, policeman	DELAUNAY.
GOLDER	DOFF.
JANE LEAROD	MMmes JEANNE-MARIE.
NINA	RIBEAUCOURT.
MAGGIE	CLARA.
PERPÉTUE	ADÈLE CUINET.

Bourgeois, peuple, employés du télégraphe, policemen, soldats, huissiers, jurés, etc.

L'action se passe de nos jours, à Mullingan, en Irlande.

S'adresser pour la mise en scène à M. Berret, régisseur général à l'Ambigu.

Digitized by Google

LA DÉPÊCHE

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

(A Mullingan, une grande place. A gauche, le tribunal, grand bâtiment à arcades, devant lequel se promènent des sentinelles anglaises. Des deux côtés une rue aboutissant à la place. Au fond, la grille d'un square.)

SCÈNE PREMIÈRE.

KRAFT, BILL, JACK, MAGGIE, ANNIBAL, NINA, FOULE.

(*Au lever du rideau, des groupes d'hommes et de femmes stationnent à la porte du tribunal.*)

KRAFT, *à la foule.*

Entrez dans le tribunal ou circulez, mais n'encombrez pas la place... Le jugement ne commence que dans une heure.

MAGGIE.

Croyez-vous qu'ils seront condamnés, Monsieur Kraft?

KRAFT.

Je n'empiète pas sur les décisions de la justice.

JACK.

Ils seront condamnés sûrement, puisque c'est Radley qui est le chef du jury, et ce sera une honte pour l'Irlande.

KRAFT.

Jack, prends garde, tu politiques trop. Un de ces jours,

toi, le vieux Noé et bien d'autres, vous irez là où sont ces hommes. (*Il montre le tribunal. On voit passer Nina, qui traverse rapidement le théâtre, suivie d'Annibal, qui marche gravement sur ses pas. Elle va frapper à une porte au premier plan à gauche. La foule et les policemen entrent dans le tribunal.*)

SCÈNE II.

ANNIBAL, NINA.

ANNIBAL, *s'approchant de Nina.*

Est-ce que vous en avez encore pour longtemps, Mademoiselle?

NINA.

Pourquoi cela, Monsieur?

ANNIBAL.

C'est que je n'aime pas à rester à la même place, et que j'aurais bien envie de marcher.

NINA.

Eh bien, marchez! qui vous en empêche?

ANNIBAL.

Je ne puis marcher ailleurs que derrière vous.

NINA, *riant.*

C'est une drôle d'idée que vous avez là, mais les goûts sont libres. Seulement je vous préviens que j'ai dix minutes à causer dans cette maison, que ferez-vous pendant ce temps-là?

ANNIBAL.

J'attendrai devant la porte, en me promenant.

NINA.

Et quand je sortirai?

ANNIBAL.

Quand vous sortirez, je me remettrai à vous suivre, respectueusement, à distance...

NINA.

Longtemps?

ANNIBAL.

Jusqu'à ce que vous me permettiez de m'asseoir... à côté de vous.

NINA.

Ça pourra vous mener loin.

ANNIBAL.

Ne vous gênez pas ! Je marche vingt-quatre heures par jour.

NINA.

Voyons, Monsieur, parlons sérieusement. Vous êtes donc amoureux de moi ?

ANNIBAL.

Je ne peux pas vous dire... je me consulte.

NINA.

Vous n'êtes pas sûr...

ANNIBAL.

Je ne suis jamais sûr de rien.

NINA, *entrant dans la maison.*

Eh bien, il est original au moins celui-là...

SCÈNE III.

ANNIBAL, *puis* RADLEY, HERFORD, GOLDER.

ANNIBAL.

Que dirait la Société archéologique d'Oxford si elle savait quelle espèce de monuments j'étudie en Irlande ?

RADLEY, *entrant avec Herford et Golder.*

Ces hommes ont été pris en flagrant délit de révolte contre la couronne d'Angleterre. Je les déclarerai coupables sur tous les chefs d'accusation.

ANNIBAL, *devant la maison.*

Pourvu que cette maison n'ait pas deux issues...

HERFORD.

La loi sera dure pour eux, si nous sommes sans indulgence. Songez que ces hommes sont Irlandais comme nous.

RADLEY.

Je suis Irlandais, mais je tiens à mon repos et à mes plaisirs. J'ai horreur de ces aventures où il n'y a que des confiscations et des coups à supporter, et je ne suivrai pas l'exemple de mon père qui a failli perdre dans ces complots sa fortune et la vie. Je sais qu'ils m'appellent anglais, protes-

tant, renégat, mais que m'importe l'opinion de cette canaille ?

ANNIBAL, *l'apercevant.*

Richard Radley.

RADLEY.

Annibal Folkelt, mon ancien camarade à l'université d'Oxford. Toi, ici, à Mullingan?

ANNIBAL.

Cher ami Richard, j'y suis venu surtout pour toi, pour te voir. Nous avons tant de choses à nous dire!

RADLEY.

Je crois bien... Apprends-moi d'abord ce que sont devenus...

ANNIBAL, *voyant Nina qui est sortie de la maison et qui s'éloigne.*

Ah! adieu... plus tard... (*Il s'élance sur les traces de Nina.*)

RADLEY.

Eh bien, il est fou... Où va-t-il ?... Annibal !

ANNIBAL, *disparaissant.*

Une autre fois...

SCÈNE IV

RADLEY, HERFORD, GOLDER, D'AUTRES MEMBRES DU JURY, PEUPLE, *puis* GILCOK.

RADLEY, *à part, regardant autour de lui.*

J'ai commandé à Shorns de m'apporter, ici avant l'heure du tribunal, la réponse de Jane, et je ne vois pas le drôle... (*Aux Membres du Jury.*) Ah ! mes chers collègues du jury... un mot avant d'entrer au tribunal. Nous ne tenons encore que les principaux chefs du prétendu parti national... mais la condamnation de ceux-ci va exaspérer les autres, qui susciteront une émeute dans la ville et se feront prendre à leur tour. C'est pourquoi, je vous le répète, il faut frapper durement pour en finir plus tôt.

HERFORD.

C'est la guerre, peut-être...

RADLEY.

Eh bien, va pour la guerre. C'est le seul moyen de vous en délivrer d'un seul coup.

SCÈNE V.

LES MÊMES, GILCOK, *un sac de légiste sous le bras.*

GILCOK.

Oh! oh! Monsieur, il paraît que vous avez du goût pour les têtes fendues et les bras cassés... Par les cornettes de Perpétue, ma servante, je ne suis pas de votre avis, et je préfère ma douillette au coin du feu, avec une tasse de thé bouillant, à tout le génie de Wellington.

HERFORD.

Mon cher ami Gilcok, vous qui gagnez tous les procès...

GILCOK.

Que je ne perds pas.

HERFORD.

Aidez-moi à convaincre ce jeune homme de la nécessité de la clémence...

GILCOK.

Mon cher Herford, je ne donne pas de consultations en plein air, surtout après dîner. J'ai trop peur des indigestions... Chez moi, de neuf heures à midi, tant qu'on veut... en payant, bien entendu... Vous connaissez ma devise : rien pour rien. Je suis égoïste, et je ne m'en cache pas.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, SHORNS.

SHORNS, *allant à Radley.*

Votre Honneur...

RADLEY, *l'entraînant à l'écart.*

Ah! Eh bien, Shorns... l'as-tu vue?

SHORNS.

Je l'ai vue... Je lui ai répété les paroles de Votre Honneur... La jeune fille viendra.

RADLEY.

Où ?

SHORNS.

Ici, sur cette place... Je n'ai rien pu obtenir de plus...

RADLEY.

As-tu vu son père ?

SHORNS.

Noé Learod?... Non... Il était dans la chambre du haut, en conciliabule avec les autres mauvaises têtes du pays... J'ai deviné, à l'air de Jane, que le vieux médite quelque coup de sa façon...

RADLEY.

Raison de plus pour qu'elle vienne.

SHORNS.

Voilà plus d'un mois que Noé ne travaille pas... La misère est dans la maison. Jane a vendu ses bijoux. J'ai su cela par une voisine...

RADLEY.

Très-bien... si ce vieux fou peut se faire mettre en prison, elle est à moi...

(*Arrive un piquet de soldats qui entre dans le tribunal.*)

HERFORD.

Voyez! On double la garde.

RADLEY.

Bonne précaution, Messieurs... Il y a de l'agitation dans la ville... En ce moment même, un conciliabule a lieu chez Noé Learod, le vieux Noé, comme l'appelle cette populace sur laquelle il a tout pouvoir...

GOLDER.

Noé Learod ?

UN JURÉ.

Le serrurier du faubourg ?

HERFORD.

Le père de cette jolie fille qu'on appelle la perle de Mullingan...

RADLEY.

Une perle, en effet, Messieurs, sortant comme ses sœurs

d'une grossière coquille, si tant est que ce rustaud puisse être l'auteur d'une si charmante création.

GILCOK.

La perle de Mullingan? connais pas.

RADLEY.

On prétend, Monsieur Gilcok, que vous ne connaissez que votre servante Perpétue.

GILCOK.

C'est vrai... et cette connaissance suffit pour me faire apprécier tous les défauts de son sexe. (*Bruit.*)

RADLEY, *regardant au fond.*

Ah ! ah ! Voici une bande conduite par le vieux Noé en personne. Je suppose qu'on a bien fait de doubler la garde du tribunal.

HERFORD.

Entrons dans la salle d'audience, Messieurs...

RADLEY.

Pourquoi donc? Il faut voir un peu la physionomie de ces drôles... Ils croiraient qu'ils nous font peur.

HERFORD, *à Gilcok.*

Que pensez-vous de tout ceci, Gilcok?

GILCOK.

Mon vieux camarade, quand, des deux côtés, on s'entête à tirer la corde, à force de se tendre, elle casse... et ceux qui tiennent les deux bouts... patatras! vous me comprenez?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, NOÉ, DICK, JOHN, JEM, PEUPLE.

NOÉ, *à la foule qui l'accompagne.*

Vous savez ce que nous venons faire ici... Ceux qu'on va juger ont voulu ce que nous voulons tous : l'affranchissement de la patrie.

TOUS.

Oui, tous !

GILCOK.

L'autre bout de la corde.

NOÉ.

Nous ne voulons pas qu'on les condamne, et nous venons faire entendre la voix de l'Irlande à ces Irlandais qui vont juger leurs frères.

TOUS.

Oui!

NOÉ.

Laissez moi donc leur parler, et quoi qu'ils disent, quoi qu'ils fassent, pas un geste, pas un mot.

RADLEY, *qui s'est avancé vers eux.*

Eh bien, vieux Noé... vous venez voir comment se rend la justice dans cette bonne ville de Mullingan...

NOÉ.

Richard Radley, vous êtes le chef du jury qui va prononcer sur le sort de ces hommes... venus d'Amérique pour nous aider à secouer le joug de nos oppresseurs. N'oubliez pas que vous êtes Irlandais comme eux, et que c'est pour s'en être souvenus qu'ils vont être jugés par vous.

RADLEY.

Si c'est une prière, ami Noé, elle devrait être faite d'un ton plus doux et avec des formes plus polies. Si c'est une menace, elle pourrait être plus nuisible qu'utile à ceux que vous voulez protéger.

NOÉ.

Nous ne protégeons que la justice, nous ne défendons que la patrie. Richard Radley, avant de répondre au juge, souvenez-vous que vous êtes fils de l'Irlande... ou peut-être un jour viendrait où nous l'oublierions à notre tour.

RADLEY.

Mon verdict vous répondra... Rappelez-vous, quoi qu'il arrive, que Richard Radley ne connait pas la peur. (*Aux autres jurés.*) Allons prendre place, Messieurs... l'heure du jugement approche. (*Il entre dans le tribunal suivi de ses collègues. La foule s'écarte silencieusement devant eux.*)

Digitized by Google

SCÈNE VIII

NOÉ, DICK, JOHN, TOM, GILCOK, PEUPLE.

NOÉ.

Je sais d'avance quel sera ton arrêt, fils indigne d'un brave père; mais tu sauras quelle est notre justice.

GILCOK, *à Noé.*

Mon ami, vous allez me dire que je me mêle de ce qui ne me regarde pas, et vous aurez bien raison... mais croyez-en la parole d'un homme qui s'est disputé beaucoup pour le compte d'autrui... quelque fondée que puisse être votre colère contre ce jeune homme, le meilleur thé a besoin d'un peu de sucre.

NOÉ.

Nous ne savons pas, comme les hommes de loi, faire du sirop avec du vinaigre. Tant pis pour ceux que la vérité blesse. Celui qui est là-haut nous jugera.

GILCOK.

Je ne vous prendrai jamais comme arbitre entre deux parties... car vous n'êtes pas conciliant, camarade.

NOÉ.

Conciliant, ça consiste à demander un manteau pour avoir une jaquette. Nous ne connaissons pas ces chicanes. Pour notre pays opprimé, nous voulons justice... toute la justice ou rien.

GILCOK, *à l'un des compagnons de Noé.*

Tu es aussi de cet avis toi, John O'dicks!... te rappelles-tu, il y a deux ans, quand pour un coup de ta mauvaise tête, le constable t'avait mis la main sur le collet? Si j'avais dit aux juges : Tout ou rien, tu en avais pour deux mois de prison, mon gaillard, et je t'ai arrangé cela pour quinze jours.

NOÉ.

Vous n'êtes pas de notre pays, Monsieur le procureur... vous êtes Écossais. Vous ne pouvez pas vous intéresser comme nous au sort de notre vieille Irlande.

GILCOK.

Votre vieille Irlande, mon garçon, vous l'assassinez un

Digitized by Google

peu tous les jours... Tous les coups de poing, tous les coups de bâton, tous les coups de fusil que vous échangez ensemble, c'est la vieille Irlande qui les reçoit ; voilà comment vous vous intéressez à son sort.

(*Il entre dans le tribunal. Jem arrive sur ces derniers mots.*)

SCÈNE IX.

NOÉ, JOHN, TOM, DICK, JEM, PEUPLE.

JEM.

Noé, je vous ai répété souvent ce que vient de vous dire cet homme. N'écouterez-vous pas enfin les conseils de la prudence? Qu'allez-vous faire dans ce tribunal ?

NOÉ.

Je vais voir un Radley condamner ses frères, et je jure que s'il les condamne, il payera les frais du procès.

JEM.

Malheureux, songez à Jane...

NOÉ.

Jane? si l'on m'emprisonne ou si l'on me pend, tu veilleras sur elle, Jem, car elle est comme une sœur pour toi. Je t'aime et je t'estime, mon garçon, bien que nous n'ayons pas tout à fait les mêmes idées... Allons, laisse-moi, suis ta route, je suis la mienne... (*A la foule.*) Entrons, nous autres... le procès ne sera pas long, puisqu'ils ont tout avoué... (*Il entre dans le tribunal avec la foule.*)

SCÈNE X.

JEM, *puis* JOHNNY.

JEM.

Cela devait finir ainsi... Il ne se possède plus... il est capable de tout, même d'un crime... Ces hommes qui sont venus d'Amérique pour soulever le pays ont achevé de lui tourner la tête... ce n'est plus du patriotisme, c'est de la folie... il va se perdre, et que deviendra Jane? « Tu veille-

ras sur elle » m'a-t-il dit... voudra-t-elle de moi ? me permettra-t-elle seulement de la protéger ? elle évite mon approche, elle évite mes regards... Oh ! ce Radley! si Noé savait... rien ne le sauverait cette fois... J'ai entendu la réponse qu'elle a faite à ce laquais envoyé par lui... c'est là qu'elle doit venir le rejoindre... elle me trouvera devant elle... (*Musique. Entre Johnny, qui s'approche tout doucement de Jem par derrière et lui pose les deux mains sur les yeux.*) Ah ! ce ne peut être que Johnny.

JOHNNY.

A quoi m'as-tu reconnu ? A mes mains qui sentent le goudron, n'est-ce pas?

JEM.

Non, à ton cœur qui sent l'amitié.

JOHNNY.

Que fais-tu là ?

JEM.

Et toi, où vas-tu ?

JOHNNY.

Où je vais ? tu ne m'en voudras pas, si je te le dis ? c'est plus fort que moi... j'allais chez Jane... ma tête disait à mes jambes de ne pas marcher, mais mon cœur entraînait tout.

JEM.

Pourquoi t'en voudrais-je?

JOHNNY.

Parce que tu l'aimes, et que c'est toi qu'elle doit aimer...

JEM.

Moi !

JOHNNY.

J'aurais dû me dire cela tout de suite... mais un jour, je ne sais plus à quel propos, elle avait égaré de mon côté un de ses doux sourires, et je m'étais figuré que le soleil luisait pour moi.

JEM.

Pauvre Johnny!

JOHNNY.

Depuis ce moment, je suis resté autour d'elle, ouvrant l'œil et tendant la main comme un gourmand devant une

Digitized by Google

friandise, mais ce sourire, qui m'avait chaviré, ne fut jamais suivi d'un autre, et j'ai fini par comprendre ce mot de notre vieille Irlande : une seule hirondelle ne fait pas l'été. Aussi, cette fois, c'est fini, je te la laisse... Tu vois ce papier? c'est mon engagement comme premier gabier à bord de l'*Élise et Mary*, en partance pour les Moluques.

JEM.

Comment, tu pars?

JOHNNY.

Dans trois jours, ton ami dansera une gigue sur les lames. Jem, je ne te demandes qu'une chose : c'est d'être marié à mon retour. Quand Jane sera ta femme, il faudra bien que je me décide à ne plus l'aimer que comme une sœur, et c'est à cette condition que je m'embarque.

JEM.

Ton sacrifice est inutile, mon pauvre Johnny... Jane ne sera jamais ma femme !

JOHNNY.

Pourquoi?

JEM.

Parce qu'elle ne m'aime pas.

JOHNNY.

Comment peux-tu le savoir, puisque tu ne lui a jamais dit que tu l'aimes?

JEM.

Est-ce qu'on a besoin de dire ces choses-là?... Si elle m'aimait, elle m'aurait compris... tu m'as bien deviné, toi !

JOHNNY.

Veux-tu donc qu'elle vienne à toi toutes voiles dehors, se ranger dans tes eaux et se déclarer de bonne prise? Que diable ! mon cher, une corvette de ce calibre-là ne se rend pas sans qu'on lui fasse les sommations d'usage. Souvent même il faut lancer les grappins. A l'abordage, Jem ! à l'abordage ! Il n'est que temps. N'as-tu pas vu Shorns rôder autour d'elle?

JEM.

Oui, je l'ai vu...

JOHNNY.

Il a la langue joliment pendue, ce Shorns du diable !

JEM.

Celui qui l'envoie l'a mieux pendue encore.

JOHNNY.

Comment, ce n'est donc pas pour lui?...

JEM.

Tu n'as pas deviné qu'il vient pour le compte de son maître?

JOHNNY.

De son maître?... Radley!... Radley est amoureux de Jane? mille noms d'une barque! j'aimerais mieux voir un requin nager dans ses eaux... Ne sais-tu pas qu'il est capable de tout ? Ah ! Jem, Jem, pourquoi as-tu attendu si longtemps ?

JEM.

Pourquoi ? Parce que j'étais pauvre...

JOHNNY.

Et qu'elle aime un peu à se pavoiser de rubans, de colifichets, de fanfreluches... Je suis sûr qu'elle jetterait au besoin tout cela par-dessus bord... Mais il y a six mois que tu es passé contre-maître dans ta fabrique.

JEM.

J'ai pensé que ce n'était pas assez pour elle, et que Jane méritait mieux que cela.

JOHNNY.

Voilà donc pourquoi tu passes toutes tes nuits sur tes dessins et sur tes chiffres. Tu l'aimes mieux que moi, Jem. Je me ferais bien casser la tête pour elle, mais du diable si je pourrais ouvrir un livre pour ses beaux yeux, et lire une page sans m'endormir. (*En ce moment, Noé sort du tribunal avec une partie de la foule.*)

NOÉ, *exaspéré.*

Richard Radley, vous avez aujourd'hui rivé les chaînes de l'Irlande... malheur sur vous! Ce verdict, que vous venez de rendre, vous le pleurerez bientôt avec toutes les larmes de vos yeux. Venez, camarades! (*Il s'éloigne avec ses compagnons. On voit la foule sortir morne et silencieuse du tribunal.*)

Digitized by Google

JOHNNY.

A qui en a le vieux Noé ?

JEM.

Le jury vient de rendre son verdict pour l'affaire de la dernière révolte. Ces hommes sont condamnés sans doute, et Noé menace Radley...

JOHNNY.

Depuis cette bagarre où il a failli être pris avec les autres, Jane elle-même ne peut le calmer.

JEM.

Si je te disais tout ce que je crains de lui, et pour lui, tu tremblerais, Johnny.

JOHNNY.

Raison de plus pour décider Jane à t'épouser bien vite !

JEM.

Tu as raison, j'ai trop tardé.

JOHNNY.

Eh bien ! forces de voiles, branle-bas partout, et répare le temps perdu.

JEM, *lui montrant Jane qui paraît au fond.*

La voici... laisse-moi !

JOHNNY.

Comment, tu l'attendais ?

JEM, *lui serrant la main.*

Oui.

JOHNNY.

Ce soir, si tu ne m'apprends pas que tu as ouvert le feu et qu'elle a amené pavillon, je te renie pour mon ami, Jem.

JEM.

Sois tranquille.

JOHNNY.

Allons, hisse les bonnettes et les cacatois, et toutes voiles dehors. A l'abordage, camarade, à l'abordage ! (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE XI.

JEM, JANE.

JANE, *arrivant du fond.*

J'ai promis de venir, je viens; mais c'est la dernière fois

que je l'écoute... s'il m'aime comme il me le jure, s'il veut faire de moi sa femme, c'est à mon père qu'il doit parler... Jem !

JEM, *s'avançant vers elle.*

Que venez-vous faire ici, Jane ? Ce n'est pas un endroit convenable pour une jeune fille; j'aimerais mieux vous voir à la maison.

JANE.

J'attends ici quelqu'un qui veut me parler, Jem.

JEM.

Monsieur Radley, n'est-ce pas ?

JANE.

Comment le savez-vous ?

JEM.

Ce n'est pas la première fois que vous vous rencontrez avec lui.

JANE.

Vous m'avez donc épiée, Jem Starkie ? Quel droit avez-vous de surveiller mes actions ?

JEM.

Ce droit, Jane, je le tiens de la confiance de votre père... tout à l'heure encore il m'a dit de veiller sur vous.

JANE.

Je n'ai pas besoin qu'on veille sur moi.

JEM.

Jane, comme vous me répondez ! Est-il donc possible que vous aimiez cet homme ?

JANE.

Pourquoi pas ?

JEM.

Mon Dieu ! seriez-vous déjà perdue ?

JANE.

Jem, pensez-vous à ce que vous dites là ?

JEM.

Eh bien, s'il en est temps encore, ne le voyez plus, ne lui parlez plus... venez, venez, je vais vous ramener chez votre père.

JANE.

Je n'ai pas besoin qu'on me ramène chez mon père... je rentrerai seule, dans sa maison, le cœur fier et la tête haute, comme j'en suis sortie.

JEM.

Ah! vous l'aimez, vous l'aimez, je le vois bien... ou plutôt non, ce n'est pas lui que vous aimez; c'est sa fortune, c'est son rang. Jane, Jane, prenez garde, c'est la vanité qui parle en vous...

JANE.

Je vous pardonne encore cette offense, Jem...

JEM.

Jane!

JANE.

Assez! je n'ai à rendre compte de ma conduite qu'à mon père... (*Montrant Radley qui sort du tribunal.*) Voici la personne que j'attends... Laissez-moi.

JEM.

Vous laisser avec lui!... C'est vrai, je n'ai aucun droit sur vous, et vous avez, vous, celui de me dire: Vous n'êtes qu'un étranger pour moi, passez votre chemin!... Je vous quitte, Jane, je vous laisse avec cet homme... Mais, malgré vous, je vous le jure, je vous protégerai contre lui... (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE XII.

JANE, *puis* RADLEY.

JANE, *faisant un mouvement pour le rappeler.*

Jem!... (*Se retenant.*) Pourquoi le rappeler?... Que lui dirais-je... qu'il puisse croire maintenant, puisque je suis pour lui une fille perdue?...

RADLEY.

Vous voilà, ma Jane bien-aimée; vous avez consenti à venir.

JANE.

Est-ce que vous m'aimez réellement comme vous le dites, monsieur Radley?

RADLEY.

Si je vous aime, Jane! en doutez-vous? Depuis le jour, où je vous ai vue chez ma sœur, assise près de la fenêtre, chiffonnant de vos jolis doigts les dentelles et les guipures qu'une autre devait porter, et qui semblaient bien plutôt faites pour vous, depuis ce jour, je n'ai pas eu dans l'esprit d'autre image que la vôtre, et je vois sans cesse le feu si vif et si doux de ces grands yeux noirs qui un instant s'étaient levés sur moi.

JANE.

N'ai-je pas trop écouté ces paroles flatteuses qu'on me faisait entendre pour la première fois? Oh! Monsieur Radley, si vous ne pensez pas ce que vous m'avez dit et ce que vous me dites encore, si vous avez voulu vous moquer de la simplicité d'une pauvre fille, je n'ai plus qu'à mourir de honte.

RADLEY.

Mourir, ma Jane! et pourquoi?

JANE.

On m'a vue causer et me promener avec vous, et celui qui m'a vue vient de me faire comprendre que je ne pouvais plus désormais être estimée comme une honnête fille.

RADLEY.

Quelle folie!

JANE.

Ce n'est pas une folie, et maintenant, je m'en rends bien compte... Celui qui m'a dit cela ne doit pas se tromper sur les questions qui regardent l'honneur... Moi-même, Monsieur Radley, depuis le jour où j'ai eu la faiblesse de vous laisser m'accompagner jusqu'à la porte de ma maison, et la faiblesse plus grande encore de venir ce soir à votre prière, j'ai l'esprit inquiet et troublé, comme autrefois, lorsque, enfant, je cachais une faute à ma mère; et j'entends là, en dedans de moi, comme une voix, la sienne peut être, qui me dit tout bas que je fais quelque chose qui n'est pas bien... Je lui ai répondu, à lui, tout à l'heure, que je rentrerais chez moi le cœur fier et la tête haute... Non, non, je mentais... car je me sentais rougir sous son regard, quand il l'attachait sur moi...

Digitized by Google

RADLEY.

De qui parlez-vous, Jane ?... Qui vous a fait ces reproches ?... Votre père?

JANE.

Mon père !... Non, ce n'est pas mon père.

RADLEY.

Un amoureux... Un jaloux?

JANE.

Il ne m'a jamais dit qu'il m'aimait.

RADLEY.

Oubliez cela, Jane !... Laissez ces gens grossiers qui n'entendent rien aux choses du cœur, et parmi lesquels vous vous obstinez à vivre ; renoncez à eux, et soyez toute à moi. Votre place n'est pas là où vous êtes, ma Jane adorée... Ces mains, si fines et si douces, ne sont pas faites pour le travail... Laissez-moi vous entourer de toutes les délicatesses du luxe, de toutes les joies de la richesse ! Soyez à moi, Jane ; donnez-moi votre cœur, donnez-moi votre vie, comme je vous donne mon amour.

JANE.

C'est là ce que vous aviez à me dire?... C'est pour entendre de pareilles choses que je suis venue ici?... Jem avait donc raison, et même à vos yeux, je suis une fille perdue...

RADLEY.

Jane, écoutez-moi...

JANE.

Et pourtant, je n'ai pas fait d'autre mal que d'écouter ces mensonges qui flattaient mon orgueil. Ah ! je suis trop punie, trop punie...

RADLEY.

Voyons, calmez-vous ; laissez-moi vous dire...

JANE.

Rien !... Je ne doit plus rien entendre... Adieu, Monsieur Radley... Ah ! je comprends bien maintenant que les autres me méprisent... car j'ai honte de vous... et honte de moi...

(*Elle sort désespérée.*)

Digitized by Google

SCÈNE XIII.

RADLEY, *puis* JEM.

RADLEY.

Ah ! c'est ainsi... Quoi que tu fasses, tu seras à moi.

JEM, *s'approchant de lui.*

Puis-je vous dire un mot, Monsieur ?

RADLEY.

Certainement. Qui êtes-vous ?

JEM.

Je suis Jem Starkie, Monsieur ; contre-maître des mécaniciens de la maison Murder.

RADLEY.

Que me voulez-vous ? Dépêchez-vous, je suis pressé ; allez au but !

JEM.

Je le ferai, Monsieur. — Je crois que vous avez tenu compagnié tout à l'heure à une jeune fille nommée Jane Learod.

RADLEY.

Hein ? (*A part.*) Que diable est cela ?... Un rival... Voilà le côté désagréable de ces aventures... Se trouver en contact avec de pareils drôles...

JEM.

Vous ne répondez pas, Monsieur ?

RADLEY.

Attendez ; je cherche... Jane, dites-vous ; la fille du vieux Noé Learod... une petite friponne aux yeux noirs.

JEM.

C'est une brave fille, Monsieur, quoiqu'elle puisse être un peu vaine de sa beauté... mais c'est la seule enfant de son vieux père... et...

RADLEY.

Que me fait tout cela ? m'avez-vous arrêté pour me dire que cette fille est jolie ? Je le sais ; bonsoir !

JEM.

Restez ! Je vous dirai sans détour ce que j'ai à vous dire. Jane vous aime.

RADLEY.

Que voulez-vous que j'y fasse?

JEM.

Je la connais depuis assez longtemps pour être sûr qu'elle sera la digne femme d'un homme... quel qu'il puisse être. Avez-vous l'intention d'épouser cette jeune fille?

RADLEY.

Êtes-vous son frère?

JEM.

Je veux être comme un frère pour elle.

RADLEY.

Ah ! c'est un amoureux !

JEM.

Si vous avez des idées honnêtes, vous m'estimerez pour ce que je vous dis ; sinon, pour votre salut et pour le sien, ne lui adressez plus la parole.

RADLEY.

Vous a-t-elle autorisé à vous faire son protecteur?

JEM.

Je n'ai pas besoin d'autorisation pour faire mon devoir.

RADLEY.

Ah ça, voyons, vous n'êtes ni son père ni son frère, et vous vous permettez...

JEM.

Ni père ni frère ne pourrait l'aimer comme je l'ai aimée, hélas ! comme je l'aime encore.

RADLEY.

Je le disais bien.

JEM.

Si l'amour donne à l'homme quelque droit, personne ne peut en avoir plus que moi. — Avez-vous des intentions honorables sur Jane, ou non? (*Entrée des policemen.*)

RADLEY.

Vous perdez la tête, l'ami. — Retirez-vous.

JEM.

Pas avant que vous ne m'ayez répondu.

RADLEY.

Alors je vous réponds. (*Il frappe Jem avec sa badine.*)

JEM.

Malheureux ! (*Il s'élance sur Radley et le renverse après une courte lutte.*)

SCÈNE XIV.

JEM, RADLEY, KRAFT, *puis* GILCOK, QUELQUES PASSANTS.

KRAFT, *accourant.*

Holà ! qu'est ceci ? (*Il prend Jem et dégage Radley, qui se relève.*) J'ai vu l'attaque, Monsieur ; dois-je arrêter cet homme ?

RADLEY.

Non, je l'ai frappé le premier... Laissez le aller. (*A part.*) Je ne peux pas lui demander raison. (*A Jem.*) Mais ne pensez pas que cette fanfaronnade serve vos projets ou sauve la jeune fille... (*Le regardant en face.*) Je ne vous oublierai pas, l'ami.

JEM.

Je prendrai soin de me rappeler à votre souvenir. Faites une injure à Jane, et je vous trouverai là où un policeman ne viendra pas vous arracher de mes mains.

(*Radley sort. — Gilcok a paru sortant du tribunal.*)

GILCOK, *à Jem.*

Prenez garde, mon garçon ! J'ai connu peu de pendus qui n'aient été amenés par une femme sur le chemin de la potence, et je vous garantis qu'il n'y en a pas une qui vaille la corde qu'elle vous met au cou.

(*Les Passants qui s'étaient arrêtés circulent. La garde sort du tribunal.*)

LA TOILE TOMBE.

ACTE DEUXIÈME

DEUXIÈME TABLEAU

Chez Noé. — Une chambre pauvrement meublée; à droite une table. Porte au fond. Portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

JANE.

Les rues sont pleines d'hommes furieux. La nuit ne se passera pas sans quelque violence! (*Montrant la chambre à droite.*) Et mon père est là avec ces hommes... Que complotent-ils? J'ai entendu le nom de Radley dans leur bouche... que s'est-il donc passé? (*On frappe.*) Entrez! (*Jem entre.*) — Jem!

JANE JEM.

JEM.

Jane, je viens vous demander pardon.

JANE.

Pardon... de quoi, Jem?

JEM.

Pardon, de vous avoir offensée, Jane. Je vous ai parlé durement tout à l'heure... dame, vous savez, je n'ai pas le langage doré... de l'autre... oubliez cela... et qu'il n'en soit jamais question entre nous.

JANE.

Jem!

JEM.

Écoutez : depuis votre enfance, je vous ai aimée plus que père, mère et tout.

JANE.

Vous!

JEM.

Je n'osais vous parler, car je n'étais pas en position de

prendre femme, une femme comme vous du moins... Mais je ne vivais que dans la peur que quelqu'un ne vous prît à moi, avant que j'eusse un sort convenable à vous offrir...

JANE.

Que me dites-vous là, Jem?... vous m'aimiez, vous!.. Oh! pourquoi n'avez-vous pas parlé plus tôt?

JEM.

On ne doit dire ces choses-là à une jeune fille que quand on est en mesure d'en faire sa femme, et je voulais avoir un sort digne de vous à vous offrir... je ne l'ai pas encore, Jane... mais si un cœur aimant et un bras fort et droit peuvent vous garantir du chagrin et du besoin, ce cœur et ce bras le feront. Je ne puis vous dire comment je vous aimerais et comment je vous servirais. Mon amour ne peut s'exprimer en paroles... mais voulez-vous me laisser espérer un peu?

JANE.

Après ce que vous m'avez dit, il y a une heure; après ce que vous supposez, Jem... je ne puis être votre femme... oubliez-moi, fuyez-moi!... Ah! non, ne m'oubliez pas, ne partez pas; aimez-moi, Jem, aimez-moi comme un frère.

JEM.

Comme un frère?.. mais ne pouvez-vous donc m'aimer autrement? j'attendrai, Jane... sans me lasser jamais... dites seulement un mot... voulez-vous?... non, non, ne le dites pas maintenant... réfléchissez avant... tâchez, tâchez! Ah! si vous saviez combien je vous aime!...

JANE.

Jem! (*A part.*) Non, non... pour son bonheur, pour son repos... car il me soupçonnerait toujours...

JEM.

Vous vous taisez C'est la fin de ma vie alors, car c'est la fin de tout le prix que j'attachais à la vie! (*On entend une rumeur au dehors.*) Oh! maudit soit celui qui vous a prise à moi! Le temps viendra où nous réglerons ce compte! Quand nous nous serons revus, il y en aura un de moins pour vous troubler... Adieu, Jane, je vais... je vais... ah! sais-je où je vais... me sera-t-il possible de vivre là ou vous ne serez pas ?...

JANE.

Jem, écoutez-moi !

(*Cris au dehors; entre Radley sans chapeau, se précipitant hors d'haleine, les vêtements poudreux. Il ferme vivement la porte derrière lui.*)

SCÈNE II.

JANE, JEM, RADLEY.

(*Jane pousse un cri.*)

RADLEY.

Jane!..

JEM.

Lui!..

JANE.

Monsieur Radley !

RADLEY.

Vous!... je suis chez vous?...

JANE.

Mais comment?

RADLEY.

La foule me poursuit... je me suis arraché de leurs mains... et je n'ai pas d'armes pour me défendre.

JEM.

Radley!

JANE.

Mon père... mon père est là!

RADLEY.

Votre père!.. (*Apercevant Jem.*) Et lui, ici... je suis perdu... (*Bruit.*)

JANE.

Mon Dieu, que faire? (*Cris dehors.*) Écoutez! Ils viennent!

RADLEY.

Eh bien, livrez-moi donc!

JANE.

Non... (*Lui montrant la chambre à gauche.*) Entrez là.

RADLEY.

Me cacher! oh! ils me paieront cher cette humiliation. (*Il entre à gauche.*)

JEM.

Comme elle tremble pour lui !...

(*La foule enfonce la porte et se précipite en scène, conduite par Jack.*)

SCÈNE III.

JANE, JEM, LA FOULE, *puis* NOÉ *et ses complices.*

JACK.

Où est-il?..

NOÉ, *paraissant à droite.*

Que demandez-vous?

JACK.

Radley?

TOUS.

Radley?

NOÉ.

Radley... chez moi... Ah! malheur à lui, si cela est, car nous venons de le condamner!

LES AUTRES.

Oui... qu'il meure!

NOÉ, *à Jack.*

Tu l'as vu entrer ici?

JACK.

Oui... je n'ai pu me tromper. il vient d'entrer un homme par cette porte, à l'instant.

JANE.

Oui, oui, Jem Starkie est entré... le voici...

JACK.

Oui... mais personne autre n'est-il entré ?

NOÉ.

Réponds.. sur ta vie, réponds...

JANE, *hésitant.*

Nous l'aurions vu... puisque nous étions là.

Digitized by Google

NOÉ.

Parle, Jem, as-tu vu cet homme?...

TOUS.

Parlez... parlez...

JEM, *après un moment d'hésitation.*

Non.

JACK.

Il fuyait dans cette rue et n'a pu en sortir; ainsi, nous sommes sûrs de le trouver... poursuivons-le, camarades... cherchons partout...

NOÉ, *les entraînant.*

Oui, il faut que tous les renégats soient punis... nous sommes décidés à faire justice.

TOUS.

Oui!

NOÉ.

Tous ces traîtres à leur pays, qui ont livré leurs frères à la vengeance des Anglais, tous ces Caïns doivent périr.

TOUS.

Oui... tous!..

NOÉ.

Radley tombera le premier; le bras qui le frappera donnera le signal aux autres; que toutes les villes, que toutes les bourgades suivent notre exemple, et la vieille Irlande sera bientôt délivrée... venez... venez... (*Ils sortent tous.*)

SCÈNE IV.

JANE, JEM.

JANE.

Merci, merci, Jem.

JEM.

Vous avez donc pensé que je le livrerais?..

JANE.

Non, non... vous ne pouvez faire le mal... mais soyez généreux jusqu'au bout... aidez-moi à sauver cet homme... qui s'est réfugié près de nous.

Digitized by Google

JEM.

Moi !

JANE, *montrant la chambre de son père.*

Je vais guetter là, du côté des jardins; vous, surveillez la rue, et, quand elle sera libre, revenez, Jem, et emmenez-le !

JEM.

Quoi, vous voulez?...

JANE.

Faites cela, Jem, faites cela pour lui, et pour vous-même!

JEM.

Ni pour lui ni pour moi, mais pour vous, pour vous seule, Jane, je sauverai cette vie si précieuse... seulement, ah! seulement dites bien à cet homme qu'il ne me doit rien lui; dites-lui bien que je le hais; dites-lui bien que je le méprise, et que je le tiens quitte de toute reconnaissance envers moi. (*Il sort par le fond.*)

(*Un temps.*)

JANE.

Il croit que j'aime cet homme, et, pour le sauver, il va risquer sa vie peut-être... Oh! Jem, Jem, je n'étais pas digne de toi.

(*Elle entre dans la chambre, à droite.*)

SCÈNE V.

NINA, *puis* ANNIBAL.

NINA.

Que se passe-t-il donc dans cette rue? (*Elle regarde autour d'elle.*) Tiens, personne... Jane n'est pas là... j'aurais pourtant bien voulu savoir si elle a revu monsieur Radley... (*Annibal entre et va s'asseoir sur une chaise.*) Comment, Monsieur, c'est encore vous?

ANNIBAL.

C'est toujours moi...

NINA.

Vous osez me suivre, jusque dans cette maison ?...

ANNIBAL.

J'aime mieux vous suivre dans cette maison que dans la rue, parce qu'il y a une chaise... Je croyais que j'étais infatigable, mais vous avez mis mes pieds... sur les dents; madomoiselle, voilà six heures que je cours après vous, vous, du moins, vous vous reposiez dans les maisons où vous êtos entrée, tandis que moi, je piétinais à la porte, ce qui est bien plus fatigant que de marcher; vous avez même dîné, je suppose, dans la plus longue do vos stations où vous êtes restée trois quarts d'heure; vous avez dû dîner, vous avez dîné... Tandis que moi, pendant tout ce temps-là, je ne me suis mis dans l'estomac que la fumée d'une douzaine de cigares.

NINA.

Eh bien, Monsieur, vous allez me faire le plaisir de sortir et de continuer, si ça vous amuse, à piétiner devant la porte... Je suis ici chez une amie... que penserait-elle en vous voyant avec moi?

ANNIBAL.

Vous me présenterez : Annibal Folkett, envoyé par la Société archéologique d'Oxford, pour étudier les antiquités de Mullingan.

NINA.

Les antiquités!

ANNIBAL.

Je vous ai rencontrée en sortant de l'hôtel où j'avais fait porter mes bagages... J'allais chercher la demeure d'un ami que j'étais impatient de voir... j'ai tant de choses à lui dire! et, depuis ce moment, je suis vos pas.

NINA.

Enfin, Monsieur, qu'est-ce quo vous me voulez?

ANNIBAL.

Je ne mo suis pas encore fait cette question... laissez-moi le temps de réfléchir.

NINA.

Comment! vous me suivez depuis six heures sans savoir pourquoi?

ANNIBAL.

Sans savoir pourquoi... pas positivement. . Je m'en doute...

NINA.

Vrai ?

ANNIBAL.

Il est probable que je vous ai trouvée jolie...

NINA.

Vous n'êtes pas le seul.

ANNIBAL.

Souvent, à première vue, je suis tombé en extase devant les merveilles que je découvre.

NINA.

Ah !

ANNIBAL.

Mais la première vue ne me suffit pas.

NINA.

Monsieur !...

ANNIBAL.

On m'a voté deux cents livres sterling pour explorer minutieusement les choses remarquables de Mullingan.. Je vous prie instamment de ne pas contrarier cette mission... scientifique.

NINA.

Par exemple, voilà une drôle de déclaration. . Jamais on ne m'en a fait comme ça...

ANNIBAL.

C'est que vous n'avez jamais eu affaire à la Société d'archéologie.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, RADLEY, *puis* JEM *et* JANE.

RADLEY, *paraissant*.

Je n'entends plus rien.

ANNIBAL.

Richard !

NINA.

Monsieur Radley...

RADLEY.

Chut!

NINA.

Chez Jane...

ANNIBAL.

Chez Jane... une Jane... Je suis bien aise de te rencontrer, cher ami; j'ai tant de choses à te dire!.. Tu fais donc aussi des explorations... scientifiques, chez les Jane?

JEM, *entrant par le fond, à Radley.*

La rue est libre, Monsieur, vous pouvez partir.

NINA.

Comment, c'est donc lui qu'on cherche?

RADLEY.

Oui, et ces Messieurs viennent de me condamner à mort. Que je leur échappe ce soir, et je les ferai pendre demain.

JEM.

Venez, Monsieur, je vous accompagnerai jusqu'à ce que vous soyez hors de péril.

RADLEY, *regardant Jem.*

Mais... n'est-ce pas un piége?

JANE, *qui vient de reparaître.*

Un piége!.. Ah! ne craignez rien, Monsieur, vous pouvez vous fier à lui... Il vous sauvera, à moins qu'on ne le tue.

NINA.

Mais s'il est resté quelques rôdeurs, ils vous reconnaîtront. Ah! (*Elle prend le manteau d'Annibal, que celui-ci a déposé sur une chaise, et en couvre Radley.*)

ANNIBAL.

Mais c'est mon manteau et mon chapeau... (*Nina lui prend son chapeau, qu'elle met sur la tête de Radley.*)

RADLEY.

Tu les retrouveras chez moi, où ta chambre sera prête.

JEM, *sur le seuil.*

Allons, Monsieur, partons!

ANNIBAL.

Mais, cher ami?

Digitized by Google

RADLEY.

Plus tard, plus tard!

ANNIBAL.

Richard!...

RADLEY.

Une autre fois... (*Il sort avec Jem.*)

ANNIBAL.

Il s'en va sans m'écouter... J'avais tant de choses à lui dire! Enfin, demain, nous pourrons causer tout à notre aise.

JANE, *sur le seuil de la porte.*

Adieu, adieu, Jem...

SCÈNE VII.

JANE, NINA, ANNIBAL.

NINA.

Qu'est-il donc arrivé, Jane?... Comment monsieur Radley est-il venu ici?

JANE.

C'est toi qui m'as conseillé de l'écouter... Nina... c'est toi qui m'as perdue.

NINA.

Perdue... es-tu folle?... J'en ai écouté une douzaine, moi, et je ne suis pas perdue pour ça.

ANNIBAL.

A ce compte, j'aurais le numéro treize.

JANE.

Il me donne la vie de cet homme comme la dernière aumône de sa pitié...

NINA.

La dernière?

JANE.

Oui, la dernière... Il ne reviendra pas, je l'ai bien compris.

NINA.

Laisse donc! Ils reviennent toujours.

ANNIBAL.

Toujours.

NINA.

Et on leur fait croire tout ce qu'on veut...

ANNIBAL.

Tout ce qu'on veut... oh! pourtant, permettez, s'il a vu de ses yeux?

NINA.

S'il a vu de ses yeux, on lui prouve qu'il n'a rien vu du tout; autrement, c'est un homme impossible.

ANNIBAL.

Oh! la science.

JANE.

Adieu, je regretterai toute ma vie de t'avoir écoutée; ne reviens jamais ici.

NINA.

Eh bien, tu es gentille... Montrez donc le droit chemin à l'innocence.

ANNIBAL.

Consolez-vous, Mademoiselle Nina... Je vous reste, mais sans chapeau, par exemple. (*A Jane.*) Mademoiselle, je suis dans l'impossibilité absolue de vous saluer.

NINA.

Je vous permets de m'offrir votre bras, Monsieur Annibal, mais j'aime à croire que vous n'abuserez pas de ma confiance.

ANNIBAL.

Vous pouvez prendre des renseignements à la Société d'archéologie. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII.

JANE, *seule.*

Qu'est-il arrivé à Jem?... ne l'a-t-on pas surpris dans sa généreuse action?... Je veux le savoir, le savoir tout de suite... je veux le revoir... Je veux lui dire... Hélas! que puis-je lui dire? Quand il me croirait aujourd'hui, demain ses soupçons ne lui reviendraient-ils pas? Sera-t-il jamais sûr qu'il n'a pas le droit de douter? L'apparence est contre

moi, et je n'ai que ma parole pour le convaincre. Oh ! n'importe, je vais lui écrire et lui demander de venir ici... (*Elle écrit.*) « Jem, j'ai besoin de vous voir, venez. Jane. » (*On frappe.*) Ah ! c'est lui... (*Elle froisse le papier et le jette à terre.*) Je ne veux pas qu'il sache que je lui écrivais... (*Entre Johnny.*)

SCÈNE IX.

JANE, JOHNNY.

JANE.

Ah ! c'est vous, Johnny Rheilly.

JOHNNY.

Je viens vous dire adieu, Jane... Je pars demain pour m'embarquer.

JANE.

Adieu, Johnny.

JOHNNY.

Je sais bien que voilà trois mois que je viens deux fois par semaine pour vous dire la même chose... Mais cette fois, c'est pour tout de bon.

JANE.

Soyez heureux, mon ami.

JOHNNY.

Heureux ! vous savez bien que ce n'est guère possible... Comme il n'y a pas pour Johnny une seconde Jane sur cette terre, j'imagine que le bonheur et moi ne sommes pas destinés à naviguer sur le même bord.

JANE.

Je suis bien fâchée, Johnny, si je vous ai causé quelque peine.

JOHNNY.

De la peine, j'en ai embarqué une cargaison à bord, et je ne donnerais pas une once de cette peine-là pour tous les plaisirs du monde; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit ; je viens vous parler de Jem, Jane !

JANE.

De Jem ?

JOHNNY.

Ah! Jane, chère Jane! que lui avez-vous donc fait? Je l'ai trouvé, qui rentrait tout hors de lui, arpentant le tillac de sa chambre... Il s'est retourné et m'a regardé... — Qu'est-ce qui se débat avec toi, lui ai-je dit... Il n'a pas répondu, mais la mort était sur sa face; et sur la table, devant lui, j'ai trouvé cela... (*Il pose un pistolet sur la table devant elle.*) Et à côté, j'ai trouvé cela, et cela... (*Il met quelques balles dans une soucoupe, et une poire à poudre près du pistolet.*) Ah! Jane, quand j'ai vu ces choses, j'ai senti que mon sang devenait froid...

JANE.

Comme le mien fait maintenant.

JOHNNY.

Voilà ce que je lui ai dit : Veux-tu laisser à Jane un deuil pour tout le temps de sa vie? Ne saura-t-elle pas que c'est elle-même qui t'a mis le pistolet à la main?. . Si tu jettes ce malheur sur la femme que j'aime, je suis ton ennemi jusqu'au dernier jour, ai-je dit; et bien d'autres choses... Ah! Jane! Jane!... Je ne savais pas encore combien il vous aimait; mais je le sais maintenant, et, certes, je m'en vais à cause de lui, car Jem et moi avons deux parts de vous, et je veux donner ma part à Jem.

JANE.

Il ne vous a pas dit ce que j'ai fait ?

JOHNNY.

Il n'en a pas soufflé mot, et j'ai compris que c'était bien mal, puisqu'il ne voulait pas me le dire.

JANE.

Ah! malheureuse que je suis!

JOHNNY, *lui essuyant les yeux.*

La, la, Jane, rentrez ça, et ne recommencez pas! Soyez bonne pour lui, Jane, mettez du miel dans votre cœur, et donnez-lui-en un peu... et alors, si vous vous mariez tous deux un jour, quand je serai parti et que vous soyez heureux ensemble, vous pourrez lui raconter ces choses, et lui dire tout ce que je vous ai demandé pour lui. Adieu, je n'ai rien à vous donner en souvenir à tous les deux, excepté mon cœur; et on ne peut pas me blâmer de vous le laisser, car il ne voudrait aucunement me suivre.

JANE.

Adieu, Johnny. Ah! je ne mérite pas que deux tels hommes aient eu de l'attachement pour moi. (*Elle entre dans sa chambre.*)

JOHNNY.

Elle est partie. Je l'ai vue pour la dernière fois. Ah! prenons bien le souvenir de ce lieu qu'elle habite; bonne chance à cette place où je suis venu pour lui dire adieu avant de partir au loin.

(*Entre Kraft.*)

SCÈNE X.

JOHNNY, KRAFT.

KRAFT.

Ah! c'est Johnny Reilly... Noé n'est-il pas chez lui?

JOHNNY.

Vous avez quelque chose à lui dire?

KRAFT.

Rien de particulier, je peux attendre un peu. (*Regardant sur la table.*) Ohé! qu'est ceci?

JOHNNY.

Un encrier.

KRAFT, *prenant le pistolet.*

Ça?...

JOHNNY.

Non, ça, c'est une arme à feu.

KRAFT.

A vous, je suppose.

JOHNNY.

Non, c'est à Jem Starkie.

KRAFT.

Mauvais compagnon pour un homme violent.

JOHNNY.

C'est pourquoi je l'ai ôté de ses mains et apporté ici.

KRAFT.

Pour faire voir à cette fille où elle pourrait le pousser, n'est-ce pas?

JOHNNY.

Elle est dans un grand tourment, car se dire qu'on peut faire sauter la cervelle d'un homme est un pauvre moyen de rendre sa pensée gaie.

KRAFT.

Holà! En est-ce venu là?

JOHNNY.

Si je n'avais pas eu la main prompte tout à l'heure, Jane aurait manqué d'un tendre ami... Mais demain il lui en manquera un tout de même, car je vais rejoindre mon navire. (*Il prend son paquet.*)

KRAFT.

J'en suis content pour vous, mon garçon... car vous perdiez votre temps pour cette Jane Learod, qui ne vaut pas mieux qu'une...

JOHNNY, *posant son paquet.*

Dites donc, vous, policeman de malheur, qu'est-ce que vous chantez là? Ne mettez pas une vilaine parole sur le nom de cette jeune fille. Je ne permettrai à personne d'en offenser une lettre. Regardez deux fois dans mes yeux avant de parler de cette façon...

KRAFT.

Bien, bien... adieu, bon voyage!

JOHNNY, *après un moment d'hésitation.*

Adieu! boule de marsouin! (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

KRAFT, *puis* NOÉ.

KRAFT.

J'avertirai M. Radley. S'il n'y prend garde, cette fille lui coûtera plus cher qu'il ne compte. J'aurai aussi l'œil sur Jem Strakie. (*Ramassant la lettre que Jane a écrite.*) Qu'est cela? « Jem, j'ai besoin de vous voir, venez! Jane. » Ah! ah! elle commence à craindre de pousser ce pauvre garçon aussi loin. Elle veut maintenant le calmer avec de doux mensonges, et quand il aura le dos tourné, elle

ira à un rendez-vous avec un autre que lui... (*Il jette la lettre sur la table.*)

NOÉ, *entrant.*

Il nous a échappé... Kraft!

KRAFT.

Ne crains rien! je viens comme ami, et non comme magistrat! J'ai ordre de t'aider à fuir.

NOÉ.

A fuir! pourquoi?

KRAFT.

Il y avait ici tout à l'heure un témoin que vous ne soupçonniez pas. Il a entendu tes paroles et dénoncé votre complot. Demain, tes complices seront en prison, et si je ne suis pas ici pour t'arrêter, tu le dois à ta fille, qui a sauvé la vie de M. Radley.

NOÉ.

Sauvé la vie de Radley!... Que me dis-tu?

KRAFT.

Il était poursuivi par la foule... et a trouvé un asile ici...

NOÉ.

Non, non, pas ici!

KRAFT.

Si, je te le dis; elle l'a caché là, dans sa chambre...

NOÉ.

Là?

KRAFT.

Et alors, il a entendu vos projets et tes menaces de mort.

NOÉ.

Il était là, et elle a fait cela, elle, ma fille?

KRAFT.

C'est la seule chose en ta faveur. Ne vois-tu pas qu'il ne te serait fait aucune grâce si l'on eût découvert ton complot sans qu'elle lui sauvât la vie!

NOÉ.

Et moi, on m'engage à m'en aller, pendant que les autres souffriront pour ce que j'ai fait?

KRAFT.

Radley veut te sauver parce que... parce qu'il est l'amant de Jane.

NOÉ, *le saisissant à la gorge.*

Répète ça.

KRAFT.

Je te le dis...

NOÉ.

Elle, ma Jane, à lui!

KRAFT.

Tu peux juger de son amour pour elle, puisqu'il te sauve... Il donnera l'argent nécessaire pour ta fuite. Il doit écrire à Jane et la voir demain pour convenir de tout. Maintenant, écoute mon conseil, Noé! Nous nous connaissons depuis bien des années, et je serai désolé de te trouver sous ma main. C'est ce qui arrivera sûrement si tu ne quittes pas Mullingan tout de suite. Et pour ta fille, emmène-la avec toi, ou elle te causera de plus grands tourments!... Bonsoir! (*Il sort.*)

SCÈNE XII.

NOÉ, *seul.*

Elle, mon enfant, ma Jane... Elle est la maîtresse de Radley!... C'est pour cela qu'elle l'a caché, c'est pour cela qu'elle m'a trahi, qu'elle a trahi la cause pour laquelle nous avons prié ensemble, souffert ensemble... Et ces hommes, mes complices, mes amis, vont être mis en prison!... Et pourquoi suis-je ici, moi? — Où est Noé Learod? se demanderont-ils. Pourquoi est-il là-bas, le vieux Noé... pendant que nous sommes là?... Ne le voyez-vous pas se cachant derrière sa fille et vivant sous sa honte?... Le lâche, le Judas! Car ils vont croire que je les ai trahis, que je les ai fait venir dans cette maison pour les livrer à la mort... Moi, moi, Noé, soupçonné, accusé... Moi traître!... moi infâme!...Ah! misérable fille:.. elle m'a tué!... elle m'a tué!...

(*Il tombe accablé.*)

TROISIÈME TABLEAU

Une route, à côté de la maison de Radley. Une haie à droite. La maison au premier plan, à gauche. Au fond, paysage.

SCÈNE PREMIÈRE

JOHNNY, *puis* SHORNS.

(*Au lever du rideau, il passe quelques personnes.*)

JOHNNY, *arrivant.*

C'est ici, à l'embranchement de la route de Galway... que j'ai donné rendez-vous à Jem. Je suis en avance d'une demi-heure... et je le connais... réglé comme ses mécaniques... il est incapable d'arriver une minute après, ou une minute avant... Que vais-je faire en l'attendant?... (*Apercevant Shorns qui arrive.*) Ah! voilà Shorns, le messager de Radley auprès de Jane... Si je lui administrais une volée de coups de poing, jusqu'à l'arrivée du camarade. Je ne trouverai jamais une meilleure manière d'occuper mon temps.

SHORNS, *sans voir Johnny.*

La jeune fille a reçu la lettre... elle viendra sûrement. Je crois que nous touchons à la fin de cette campagne. (*Johnny se place devant lui.*) Tiens, c'est Johnny le matelot.

JOHNNY.

Tiens, c'est Shorns le vaurien.

SHORNS.

Ne me donne pas tes qualités, mon garçon, les miennes me suffisent.

JOHNNY.

Combien ton maître te donne-t-il pour remplir auprès des filles l'office de mercure galant?

SHORNS.

Plus que tu n'as gagné toute ta vie à rouler sur le dos des vagues.

Digitized by Google

JOHNNY.

J'ai pourtant bien envie d'ajouter quelque chose à tes appointements...

SHORNS.

Quoi donc?

JOHNNY.

As-tu jamais reçu sur ta vilaine face le poing fermé d'un honnête homme?

SCHORSN.

Holà! camarade, est-ce que, sans le savoir, j'ai levé un gibier sur ton terrain?

JOHNNY.

Peut-être... En tout cas, je vais t'empêcher d'ici longtemps de braconner sur les terres des autres... Sais-tu le nombre de tes côtes? retranche-z-en une ou deux que je vais casser... (*Il se met en position de boxer.*)

SHORNS, *se mettant sur la défensive.*

Tu as besoin d'un œil poché... il fallait donc le dire tout de suite... (*Ils boxent. — Deux Laquais sortent de chez Radley.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, DEUX LAQUAIS, *puis* GILCOK.

JOHNNY, *portant un coup à Schorns.*

J'ai besoin de laisser un souvenir de moi en Irlande, et je vais l'incruster sur ta peau.

LES LAQUAIS.

Shorns!

SCHORNS, *aux valets.*

A moi, camarades!

JOHNNY.

La valetaille de Radley... ils ne sont que deux... ça ne suffit pas... appelle les autres... Je me sens capable de démolir toute la maison...

SHORNS, *aux laquais.*

Assommez-le! c'est pour le service du maître.

LES LAQUAIS.

Un matelot ! un mâtelot...

GILCOK, *arrivant de l'autre côté de la route.*

Qu'est-ce que cela? trois contre un... c'est contraire à la jurisprudence de la boxe... (*Otant son paletot — A Johnny.*) Tiens ferme, mon garçon, je t'apporte le renfort de deux poings écossais qui ont fait leurs preuves autrefois dans la grande école d'Edimbourg.

JOHNNY, *luttant toujours.*

Bien obligé, Monsieur... mais ne vous dérangez pas... je peux suffire à la besogne.

GILCOK, *ôtant son habit.*

Non, par saint Dunstan, je ne puis tolérer cette violation de la loi...

JOHNNY.

Alors, prenez le petit ! je prends les deux autres.

GILCOK, *se mettant en mesure de boxer avec l'un des domestiques.*

Ah ! si Perpétue me voyait...

SCÈNE III.

LES MÊMES, JEM.

JEM, *arrivant.*

Johnny, qu'y a-t-il donc ?

JOHNNY, *qui a étourdi Shorns d'un coup de poing, renversant le Laquais d'un autre coup.*

Tu vois, je m'occupe en t'attendant.

SHORNS, *s'éloignant, à Johnny.*

Nous nous reverrons, Johnny.

JOHNNY.

Quand tu voudras, à ton service, aux Molluques...

(*Le laquais se relève et se sauve dans la maison ; celui qui luttait avec Gilcok se sauve aussi.*)

GILCOK, *se frottant la joue.*

Je crois que le drôle emporte une marque de ma façon... Ils ne connaissent pas ici le style écossais.

JOHNNY.

Bien fâché de la peine, Monsieur.

GILCOK, *remettant son habit*

Ce n'est pas une peine... Je ne me donne jamais de peine pour autrui. La boxe est une gymnastique salutaire, et depuis quelque temps j'ai besoin d'un exercice un peu violent pour me mettre en appétit. Vous ne me devez rien, jeune homme; en me mettant de votre partie, je n'ai fait qu'obéir aux prescriptions de mon médecin, et je ne songeais qu'à bien souper ce soir.

JOHNNY.

En ce cas, Monsieur, bon appétit!

GILCOK, *s'éloignant.*

Oui, j'espère que je ferai honneur aux tartines de Perpétue...

SCENE IV.

JOANNY, JEM.

JEM.

Es-tu fou?

JOHNNY.

Tu n'as donc pas reconnu l'animal que j'ai roulé tout à l'heure?... C'est Shorns, ce chenapan de Shorns... J'avais oublié que notre rendez-vous est à deux pas de la maison de Radley... Crois-tu que je pouvais faire un meilleur usage de mon temps que de tanner le cuir de cette vilaine bête?

JEM.

Tu as vu Jane?

JOHNNY.

Oui, je l'ai vue... je lui ai dit adieu.

JEM.

T'a-t-elle parlé de moi?

JOHNNY.

Elle m'a demandé si tu m'avais raconté ce qu'elle t'a fait.

JEM.

Et rien de plus?

Digitized by Google

JOHNNY.

Non. Elle est rentrée tout en larmes dans sa chambre, en disant qu'elle ne méritait pas l'attachement que nous avions pour elle.

JEM.

Johnny, camarade, j'ai pris mon parti; je ne puis rester ici... je pars avec toi.

JOHNNY.

Avec moi !

JEM.

Oui, partout où ira ton navire... N'importe où !

JOHNNY.

Vas-tu pas l'abandonner seulement parce qu'elle ne t'aime pas ? Vas-tu la laisser dans le trouble et dans la peine, avec un mauvais homme dans la tête et la misère dans sa maison ?

JEM.

Que veux-tu que je fasse ?

JOHNNY.

Reste près d'elle, comme un homme. Travaille pour elle, si elle manque de pain ; et veille à ce que le gredin qu'elle aime ne l'entraîne pas hors du bon sillage ! Ta place est ici. Vous naviguez dans les mêmes eaux ; tu as grandi à côté d'elle. Moi, que suis-je ? une herbe flottante qu'une vague a jetée sur le rivage, et qu'une autre vague vient reprendre pour la rejeter dans la haute mer... Non, Jem, tu ne peux l'abandonner.

JEM.

Ah ! Johnny ! tu vaux mieux que moi.

JOHNNY.

C'est peut-être pour cela que j'ai la plus mauvaise chance... Bah ! n'y pensons plus ! qui sait ce qui m'attend aux Moluques ? J'épouserai peut-être une princesse du pays !

JEM.

Je resterai donc.

JOHNNY.

Adieu, Jem...

JEM.

Non, je t'accompagne jusqu'à la station, pour te voir jusqu'au dernier moment.

JOHNNY.

Merci, je n'irai pas à Galway par le chemin de fer.

JEM.

Comment !

JOHNNY.

Voilà cinq mois que je reste à courir des bordées autour de Jane, sans rien faire autre chose que de la regarder. Tu penses bien que cette navigation n'a pas rempli ma poche. J'ai dépensé mon dernier shelling; puis j'ai vendu peu à peu tout ce que les brocanteurs ont bien voulu m'acheter de mes défroques, si bien que ce paquet contient toute ma richesse.

JEM.

Viens, j'ai encore quelques shellings chez moi.

JOHNNY.

Garde-les ! tu en as plus besoin que moi. J'ai un camarade qui tient une auberge, à douze milles d'ici, sur la route de Galway, au village de Saint-Patrik; chez lui, je trouverai tout ce dont j'ai besoin et la bienvenue. Ainsi, adieu, et que Dieu te bénisse, Jem !

JEM.

Non, j'irai avec toi jusqu'à Saint-Patrick... cela égayera un peu ta route.

JOHNNY.

Et nous parlerons d'elle. Tu as raison... fais-moi la conduite ! Nous aurons une belle nuit pour voyager. (*Ils s'éloignent. Quelques passants traversent la scène. Jane arrive au fond. Shorns, qui est revenu pour reprendre son habit qu'il avait oublié, l'aperçoit et va à elle.*)

SHORNS.

Entrez, Mademoiselle. Monsieur Radley vous attend, veuillez entrer.

JANE.

Chez lui ! Non, non, je ne veux pas entrer chez lui. Dites-lui que je le supplie de venir ici, pour ce qu'il a à m'ap-

prendre; que je lui demande cela en souvenir de ce qu'hier nous avons fait pour lui. (*Shorns entre dans la maison.*)

SCÈNE V.

JANE, *puis* RADLEY.

(*La nuit vient pendant cette scène.*)

JANE, *regardant une lettre qu'elle tient à la main.*

Que veut dire cette lettre qu'il m'écrit? « Il y va du salut d'une personne qui m'est chère. C'est une question de vie ou de mort.» (*Courant à Radley, qui paraît sortant de la maison.*) Ah! Monsieur, de quoi s'agit-il?

RADLEY.

Jane, un grand danger menace votre père.

JANE.

Mon père!

RADLEY.

Sa vie est en jeu, et moi seul puis le sauver.

JANE.

Vous! mais comment?... pourquoi?

RADLEY.

Hier, pendant que j'étais enfermé dans votre chambre, j'ai entendu votre père et ceux qui étaient avec lui comploter un crime.

JANE.

Un crime!...

RADLEY.

J'ai dénoncé ses complices... ils sont maintenant en prison. Lui seul est épargné, à cause de vous. Si, demain, je parais devant les magistrats, comme j'en ai reçu l'ordre, il faudra que je dise tout... Aucune influence, ni aucun pouvoir ne peuvent les sauver.

JANE.

Et rien n'empêchera mon père de prendre sa place au milieu d'eux. Vous ne le connaissez pas! Oh! Monsieur, pouvez-vous faire quelque chose pour m'épargner cette douleur?... C'est la vie de mon père, son sang peut-être dont j'ai à répondre... Oh! qu'ai-je fait? qu'ai-je fait?

Digitized by Google

RADLEY.

Oui, je puis quelque chose. Je puis ne pas paraître au tribunal, et alors on abandonnera la poursuite...Mais, pour cela, il faut que je quitte Mullingan, cette nuit...

JANE.

Oui... oui...

RADLEY.

Et vous partirez avec moi ?

JANE.

Je ne vous comprends pas.

RADLEY.

Je ne puis vous quitter, chère Jane...Mon amour èst trop fort pour que je me sépare de vous... Si vous ne m'accompagnez pas, je reste, et votre père est perdu...

JANE.

Ah ! je crois vous comprendre. C'est un marché que vous m'offrez ? Vous me demandez de me donner en échange de la vie de mon père ?

RADLEY.

C'est vous qui me poussez à cette extrémité. Si je suis décidé à tout plutôt que de vous perdre, accusez votre beauté qui me séduit, qui m'enflamme, jusqu'à l'oubli de ma conscience et de ma raison.

JANE.

Oh ! quel homme êtes-vous donc, vous qui mettez une enfant dans une telle angoisse?

RADLEY.

Je suis ce que vous m'avez fait.... le sort me donne une influence sur vous, et je vous aime trop pour ne pas en user.

JANE.

Mon Dieu !... mon Dieu !...

RADLEY.

Jane... que crains-tu ?... Tu seras riche... tu seras heureuse...

JANE.

Il faut livrer mon père ou être à cet homme... Non, non, vous aurez pitié de moi... Ah ! monsieur, j'ai sauvé votre vie... sauvez la mienne... entendez-moi !...

Digitized by Google

RADLEY, *la prenant dans ses bras.*

Non, non, pas un mot!... pas un mot!... Jane, tu ne peux m'échapper, tu ne peux me fuir...

JANE.

Laissez-moi, lâchez-moi!... Au secours! à l'aide! (*Elle court vers la maison.*)

RADLEY.

Appelle si tu veux... Ce sont mes gens qui vont venir!

JANE.

Ah! misérable lâche! (*Elle le repousse et recule épouvantée.*)

RADLEY, *s'élançant vers elle.*

Jane, Jane, tu m'appartiens... tu es à...

(*Un coup de feu est tiré de derrière la haie; Radley pousse un cri et tombe mort. Jane pousse un cri et regarde avec égarement autour d'elle; elle s'élance vers la haie, puis revient vers Radley ensanglanté. Enfin, elle court à la porte de la maison et sonne avec violence la cloche qui est à la porte en criant:*)

JANE.

Au secours! au secours!

(*Des domestiques sortent de la maison. Kraft arrive avec d'autres policemen, puis Herford et Golder. — La nuit est venue. Les policemen ont des lanternes.*)

SCÈNE VI.

RADLEY, *mort*, JANE, KRAFT, POLICEMEN, DOMESTIQUES, HERFORD, GOLDER.

KRAFT.

Que se passe-t-il ici? J'ai entendu le bruit d'une arme à feu. (*Apercevant le corps de Radley.*) Ah! j'en étais bien sûr... Cela devait finir ainsi...

ANNIBAL, *arrivant, sa valise à la main.*

J'ai dit à Nina de ne pas m'attendre ce soir... J'ai absolument à causer avec mon ami...

Digitized by Google

HERFORD, *arrivant par la gauche avec Golder.*

Qu'y a-t-il donc ?

GOLDER.

Qu'arrive-t-il ?

KRAFT.

Un meurtre!... Monsieur Radley a été assassiné...

TOUS.

Assassiné!...

ANNIBAL.

Lui, Richard... (*S'approchant.*) Oui; oh! contrariant... J'avais tant de choses à lui dire...

HERFORD.

Qui a fait cela?...

KRAFT.

Peut-être cette fille peut nous le dire.

HERFORD.

Cette fille?

ANNIBAL.

Comment? quoi? Les filles assassinent donc en Irlande?...

KRAFT.

Elles ne font que cela, comme partout.

ANNIBAL.

Oh! Je vais réfléchir à cette chose. Que dirait la Société d'archéologie, si j'étais assassiné par une demoiselle? (*Il s'éloigne.*)

KRAFT, *aux domestiques.*

Allons, vous autres... emportez votre maître à la maison... et que l'un de vous coure chez le médecin, quoique je pense bien qu'il est trop tard... (*A un policeman.*) Un mot, camarade... (*Il lui parle bas. Le policeman s'éloigne en courant. Aux autres policemen.*) Vous autres, cherchez... fouillez partout.

(*Les domestiques emportent Radley. L'un d'eux court pour chercher le médecin. Herford et Golder entrent dans la maison à la suite des domestiques. Les deux policemen disparaissent. Jane est restée sans mouvement et appuyée comme morte contre le mur de la maison.*)

Digitized by Google

SCÈNE VII.

KRAFT, JANE, *puis* HERFORD, POLICEMEN.

KRAFT, *allant à Jane.*

Allons, la belle, revenez à vous!

JANE, *reprenant ses sens, avec égarement.*

Grâce! grâce!... ce n'est pas moi... ce n'est pas moi!...

KRAFT.

Ce n'est pas vous, je le pense bien... Mais vous devez savoir qui a fait le coup...

JANE.

Je ne sais rien... je n'ai rien vu... Laissez-moi... laissez-moi partir!

KRAFT.

Oh! oh! partir... Un moment... nous verrons cela tout à l'heure. (*Aux policemen qui traversent la scène.*) Eh bien! camarades, trouvez-vous quelque chose?

UN POLICEMAN.

Rien... aucune trace.

(*Herford et Goldet paraissent sortant de la maison.*)

HERFORD.

Tout secours est inutile. Il a été tué sur le coup.

JANE.

Mort! il est mort!

HERFORD, *à Kraft.*

Eh bien! qu'avez vous appris?

KRAFT.

Rien encore.

JANE.

Ah! Monsieur Herford, sauvez-moi!... Je suis innocente... je ne suis pour rien dans ce crime...

HERFORD.

N'êtes-vous pas la fille de Noé Learod?

JANE.

Oui, Monsieur, oui, je suis sa fille... et vous savez que nous sommes d'honnêtes gens...

Digitized by Google

HERFORD, *à Kraft.*

Comment, vous supposez que cette jeune fille? ...

KRAFT.

En sait là dessus plus qu'elle n'en veut dire...

JANE.

Ne le croyez pas, Monsieur... Je ne sais rien... rien...

KRAFT.

N'aviez-vous pas rendez-vous avec Monsieur Radley ? — N'étiez-vous pas avec lui quand le crime a eu lieu ?

JANE.

C'est vrai... il m'avait écrit... pour...

KRAFT.

Pour ?...

JANE.

Pour une chose importante qu'il voulait me communiquer... Mais je n'ai rien vu... je n'ai rien vu...

HERFORD.

Où étiez-vous placée quand le coup de feu est parti?

JANE.

J'étais là... et lui, ici...

HERFORD.

Et il n'y avait personne à côté de vous, personne en vue, pendant que Monsieur Radley et vous, vous causiez? .

JANE.

Personne... Cela est venu tout d'un coup.

GOLDER.

De quel côté ?

JANE.

Je ne pourrais le dire... Quelque part derrière moi. (*Elle montre la haie.*)

HERFORD.

Mais si l'assassin était là, vous avez dû le voir.

JANE.

Je n'ai rien vu, en vérité, Monsieur... Seulement une flamme, et j'ai entendu le coup.

KRAFT, *à un policeman qui apparaît.*

Je vois la chose. Bill... Vous avez suivi une mauvaise piste en cherchant dans la ruelle. Le coup a été tiré à tra-

Digitized by Google

vers la haie... Notre homme était dans le champ... voilà l'affaire.

(*Kraft et Bill font le tour pour entrer dans le champ derrière la haie.*)

HERFORD, *à Jane.*

Mon enfant, vous avez un air de candeur et d'innocence qui ne peut mentir... Tout ce que vous avez dit est bien vrai, n'est-ce pas?

JANE.

Vrai, comme la vérité du bon Dieu, Monsieur Herford...

HERFORD.

Vous n'avez aucun soupçon de la personne qui a commis le crime?

JANE, *le regardant avec assurance.*

Non, Monsieur, aucun soupçon.

KRAFT, *de l'autre côté de la haie.*

Nous tenons la chose!

GOLDER.

Ils ont trouvé quelque piste.

KRAFT.

Reste là, Bill... pendant que je vais de l'autre côté. (*Il repasse en scène; à Herford.*) Nous avons découvert le nid, Monsieur... C'est là sans nul doute. Nous pouvons tracer le moule d'une forme humaine, là où il était couché sur les longues herbes, dans le fossé qui borde la clôture. Jane, j'ai idée que, vous et moi, nous savons qui était couché là, sans dormir.

HERFORD.

Elle dit qu'elle n'a aucun soupçon.

KRAFT.

Elle n'en a pas?... Eh bien! j'en ai, moi! (*Au policeman, à qui il a parlé au commencement de la scène et qui arrive essoufflé.*) Eh bien! camarade, était-il chez lui?

LE POLICEMEN.

Non... Il est sorti à sept heures et n'est pas rentré.

KRAFT.

Pas rentré... Je m'en doutais. Tout va bien, Messieurs,

je crois que nous mettrons bientôt la main sur l'homme que nous cherchons.

JANE.

Ce n'est pas lui!... ce n'est pas lui!... il a sauvé hier la vie de M. Radley.

HERFORD.

Qui?

JANE.

Jem Starkie...

KRAFT.

Je n'ai pas dit que c'était lui. C'est vous qui l'avez nommé.

HERFORD.

Qui est ce garçon?

KRAFT.

L'amoureux de la jeune fille... j'en suis fâché pour vous, Jane...

JANE.

Non, non, ce n'est pas vrai... Jem n'eût pas voulu toucher à un cheveu de sa tête...

KRAFT.

Il ne l'eût pas voulu!... Je les ai vus ensemble hier soir, et je suis intervenu. Jem jurait de trouver M. Radley quelque part où un policeman ne se jetterait pas entre eux; et il paraît qu'il a tenu parole.

BILL, *derrière la haie, à travers laquelle on voit briller çà et là la lumière de sa lanterne.*

Eh! Kraft, à vous!

KRAFT.

Eh bien! quoi de nouveau?

BILL.

Il y a là quelque chose dans la haie... quelque chose de brillant...

KRAFT, *s'approchant de la haie en regardant.*

Quelque chose de brillant... je ne vois pas.

BILL.

Là, à votre droite...

KRAFT.

Ah! je vois... (*Il tire un pistolet de la haie.*) Ohé! n'ai-je pas déjà vu cet article?

HERFORD.

Un pistolet! l'arme avec laquelle le crime a été commis.

KRAFT.

Je crois, Jane, que ce n'est pas la première fois que vous voyez cette arme-là, hé?... (*Elle couvre son visage avec ses mains.*) Vous avez quelque soupçon maintenant... là, fille, là!... il est sûrement naturel que vous cherchiez à le défendre... (*A Herford.*) C'est le pistolet de Jem Starkie, Monsieur... J'ai mes raisons pour le savoir. Il est clair qu'il suivait la fille, et qu'elle l'a conduit ici...

BILL, *qui regarde avec la lanterne le long de la haie.*

Ah! la bourre du pistolet. (*Il donne à Kraft un papier qu'il vient de ramasser.*)

KRAFT.

En effet, ce papier est noirci avec de la poudre, et à moitié brûlé.

HERFORD.

Ah! c'est un morceau de lettre... (*Lisant.*) « Jem, j'ai besoin de vous voir, venez! » La signature manque. (*Il le donne à Golder.*)

KRAFT.

La signature... je gage que vous la connaissez, Jane...

JANE.

C'est la mienne... c'est ce que je lui écrivais... mais Jem n'a jamais reçu cette lettre, jamais!

HERFORD.

Alors, comment est-elle venue là?

JANE.

Je ne sais pas...

HERFORD.

La première mesure à prendre, est d'arrêter cet homme...

GOLDER.

On ferait bien d'arrêter cet fille jusqu'à ce que l'enquête soit ouverte...

JANE.

Ne m'arrêtez pas! ne m'arrêtez pas!

KRAFT.

Non, je ne vous arrêterai pas... ne craignez rien, ma fille... vous pouvez vous retirer ..

JANE.

Je peux m'en aller, vrai... je m'en vais, Monsieur, je m'en vais... (*A part.*) Ah! Jem!... comment le prévenir? où est il? (*Elle s'éloigne vivement.*)

HERFORD, *à Kraft.*

Je suppose que vous savez où la retrouver, quand sa présence sera nécessaire.

KRAFT.

Tout va bien, Monsieur... Suis-la, Bill... ne la perds pas de vue, quelque évolution qu'elle fasse, de l'adresse et de l'œil, mon garçon? et quand elle se posera sur Jem Starkie, envoie un mot à la station, je serai prêt avec le mandat d'amener pour ce moment-là. (*Le policeman sort.*) Vous voyez, Messieurs; cette jeune fille est l'appât avec lequel nous prendrons notre homme. Sans les femmes, la moitié des criminels s'échapperaient; et aussi, sans les femmes, comme disait hier ce brave avocat, la moitié des pendus n'auraient jamais eu la corde au cou.

(*La toile tombe.*)

ACTE QUATRIÈME

QUATRIÈME TABLEAU

Le cabinet de Gilcok, table chargée de papiers. Bureau, cartons d'affaires. Un bon feu de charbons de bois est allumé.

SCÈNE PREMIÈRE

PERPÉTUE.

Huit heures passées... et Monsieur ne rentre pas. Vous verrez que ce sera encore ma faute si ses tartines sont brûlées, comme l'autre jour, quand il a rapporté ce coup de poing près de l'œil, qui est encore au bleu. « Perpétue vous n'êtes bonne à rien. » Gros ingrat, il sait pourtant bien que je suis bonne à quelque chose... quand ce ne serait qu'à le conserver gras et dodu. Qu'il en trouve donc beaucoup de servantes qui placent leur amour-propre dans l'embonpoint de leur maître... et je peux me flatter d'avoir réussi celui-là. C'est un plaisir, pour une cuisinière qui a de l'ordre, de voir que tant de bons morceaux ne sont pas perdus... s'il voulait seulement renoncer à son métier de procureur et ne plus se casser la tête de tous ses procès, car Dieu sait si nous en avons de ces procès, je suis sûre qu'il augmenterait encore de moitié .. Voyons, tout est bien en ordre... sa douillette sur son fauteuil, ses pantoufles au coin du feu, son écran sous sa main, son journal sur la table, et ma chaise en face de lui, pour que je le regarde digérer. Le thé qui bout là-bas, moi et les rôties qui grillent, nous n'attendons plus que lui. Pourvu qu'on ne s'avise pas de nous déranger. (*Allant à la fenêtre.*) Cette fille est-elle partie? non, la voilà encore au bas de la rue, devant la boutique du boucher... je lui ai pourtant bien dit...

SCÈNE II.

PERPÉTUE, GILCOK.

GILCOK, *entrant avec son sac d'avocat.*

Ah! je vais donc enfin me reposer.

PEPÉTUE, *se retournant.*

Tiens, c'est vous, Monsieur... vous montiez donc l'escalier pendant que je regardais à la fenêtre.

GILCOK, *ôtant son habit.*

Je n'ai pas le temps de répondre à vos questions... Donnez-moi ma douillette.

PERPÉTUE.

S'il vous plaît, Monsieur... la voilà! (*Elle l'aide à passer sa robe de chambre.*) Ah! mon Dieu, comme vous avez chaud! vous êtes en nage, Monsieur... (*Elle lui essuie le visage avec un foulard.*) Est-ce que vous avez encore boxé?

GILCOK.

Je vous ai dit de ne pas me rappeler cette aventure, Perpétue... je ne puis me faire à l'idée que le poing de ce maroufle a effleuré mon visage.

PERPÉTUE.

Avec cela, vous ne m'avez jamais dit pourquoi vous vous étiez battu...

GILCOK.

Silence!... que ces dossiers n'en sachent rien.

PERPÉTUE.

Monsieur Gilcok, serait-ce pour une femme?

GILCOK.

Ce doit être pour une femme... j'ai oublié de m'en informer... mais pourquoi voulez-vous que des hommes échangent des coups de poings, sinon pour quelque jupe crottée?

PERPÉTUE.

Alors, s'il vous plaît, Monsieur, vous allez me donner mon compte... je ne peux plus faire la cuisine d'un homme qui a des maîtresses...

Digitized by Google

GILCOK.

Des maîtresses ! rassurez-vous... j'ai bien assez d'une servante... allons, fermez l'étude... je ne travaille plus aujourd'hui.

PERPÉTUE.

S'il vous plaît, Monsieur, une jeune personne est venue trois fois pour vous voir ; je crois qu'elle rôde dans la rue.

GILCOK.

Je ne puis recevoir une jeune personne à huit heures et demie du soir; dites-lui de revenir demain matin à neuf heures... (*On sonne.*) Ah ! c'est votre jeune personne sans doute.

PERPÉTUE.

Je vais voir, Monsieur.

GILCOK.

Je ne veux être importuné sous aucun prétexte... j'ai été au tribunal depuis neuf heures du matin... c'est assez de procédure comme cela.

PERPÉTUE.

Il suffit, Monsieur... (*Elle sort.*)

GILCOK.

Pourquoi la chambre des communes ne fait-elle pas un bill de dix heures de travail pour les gens de loi?... Les clients n'ont pas de conscience, aucun procureur de l'antiquité n'eût consenti, pour six ou huit pences, à être tiré par un coup de cloche d'un confortable sommeil... (*Perpétue entre.*) Eh bien ?

PERPÉTUE.

S'il vous plaît, Monsieur, je lui ai dit que vous ne vouliez absolument recevoir personne avant demain matin à neuf heures.

GILCOK.

Cette déclaration l'a satisfaite, je suppose.

PERPÉTUE.

Non, Monsieur, elle a dit : trop tard, trop tard ! et elle s'est assise en pleurant sur le seuil de la porte.

GILCOK.

Tant pis pour elle !... qu'elle vienne aux heures des consultations.

PERPÉTUE.

C'est ce que je lui ai explique, Monsieur.

GILCOK.

A ce compte, je ferais bien de pendre à ma porte une sonnette de nuit, comme un pharmacie ou une sage femme. J'ai assez parlé aujourd'hui pour gagner une soirée tranquille... apprêtez-moi une fine tasse de thé et un petit pain.

PERPÉTUE.

Oui, Monsieur.

GILCOK.

Et ne me boudez plus pour ce coup de poing bleu, Perpétue ; après du thé froid et des rôties brûlées, ce que je déteste le plus au monde, c'est un visage de mauvaise humeur.

PERPÉTUE.

C'est par intérêt pour Monsieur que je m'oppose à ce qu'il ait des maîtresses. Quand je fais tout ce que je peux pour l'engraisser ici, je ne veux pas qu'il aille maigrir ailleurs.

GILCOK.

Je n'ai pas la moindre inclination pour maigrir de cette façon... Tenez-vous tranquille, Perpétue... et veillez à ce que le beurre soit frais.

PERPÉTUE.

Oui, Monsieur.

GILCOK, *s'asseyant au coin du feu et s'allongeant sur son fauteuil.*

Maintenant, au diable les soucis de ce monde !... (*Il prend un journal.*) Cette fille est partie certainement... les femmes sont folles !... quelle satisfaction matérielle peut-on trouver à s'asseoir pour pleurer sur le seuil glacé d'une porte ?... Non pas que je m'en inquiète, dût elle rester là toute la nuit... (*Une pause.*) Imaginez-la, restant à toute la nuit; voyez-moi sortant le matin, et la trouvant là encore !... Bah !... c'est insensé... voyons, qu'y a-t-il ce soir dans le journal ?... (*Il le parcourt.*) « Dernière nouvelles d'Abyssinie... — Hum ! hum ! que voulait-elle dire par ces paroles : Trop tard ! trop tard ?...

Si c'était moi qui eusse dit: Trop tard !... cela aurait eu du sens... (*Regardant le journal.*) « Attentat d'une femme sur son mari. » Peuh !... « La question du traité de commerce... Baisse du taux de l'escompte... » Je voudrais savoir si cette fille est encore là... Est-ce son habitude de s'asseoir sur le seuil des portes?... Perpétue...

PERPÉTUE, *entrant.*

Monsieur...

GILCOK.

Voyez donc si cette fille est partie... J'ai une vague idée qu'elle est toujours là... (*Perpétue sort.*) C'est quelqu'un dans l'embarras, qui n'a pas d'argent pour payer les frais, et a envoyé une femme pleurer vers le vieux Gilcok. Dans une occasion, j'ai refusé de prendre des honoraires d'un pauvre diable que je croyais durement traité par la justice... Je lui donnai même une bagatelle, par charité; et quelle a été sa reconnaissance?... Le coquin l'a publie dans tout Mallingan, et depuis ce temps-là, tous les vagabonds sont à ma porte, avec un histoire lamentable pour me soutirer un conseil gratis et une demi-couronne.

PERPÉTUE, *entrant.*

S'il vous plaît, Monsieur, elle est encore là...

GILCOK.

Cela ne me plaît aucunement... Lui avez-vous repeté qu'elle perdait son temps, que je ne pouvais la recevoir?

PERPÉTUE.

Certainement, Monsieur...

GILCOK.

Très-bien... Alors faites-la entrer, je le lui répéterai encore moi-même... de cette façon, elle ne pourra en douter.

PERPÉTUE, *à part, en sortant.*

Je savais que cela finirait comme ça.

GILCOK.

Il faut absolument que je mette fin à ces importunités ! sans quoi ma vie deviendrait insupportable. Je n'écouterai pas un mot de ce qu'elle a à me dire.

(*Perpétue introduit Jane, puis se retire.*)

SCÈNE III.

GILCOK, JANE.

JANE.

Je vous demande bien pardon, Monsieur.

GILCOK.

Mais le l'espère bien que vous me demandez pardon... il ne manquerait plus...

JANE.

C'est lui qui m'a dit de venir vers vous, et j'attends ici depuis deux heures.

GILCOK.

Lui! qui, lui?.. C'est inutile, ne me le dites pas! quelque vagabond dans la peine. Je ne puis pas me mêler de son affaire... Qu'il s'adresse à un autre ; qu'il s'en tire comme il pourra, je m'en lave les mains... Comment vous nommez-vous?

JANE.

Jane Learod, Monsieur...

GILCOK.

Et ce drôle est votre mari, ou votre amoureux, hein?

JANE.

Oui, Monsieur...

GILCOK.

De quoi s'agit-il? d'un vol? d'un larcin?

JANE.

Non, monsieur, d'un meurtre.

GILCOK.

Ah!... (*Il laisse tomber son journal.*)

JANE.

Il est accusé d'avoir assassiné monsieur Radley.

GILCOK.

Radley... Ah! ah! je crois le connaître, alors...

JANE.

Les preuves sont vraiment fortes contre lui... Monsieur...

GILCOK.

Fortes, dites complètes ! On ne parlait que de ça au tribunal... Je n'ai jamais vu un cas aussi clair.

JANE.

Clair ou non, Monsieur, Jem Starkie est aussi innocent que vous de ce crime.

GILCOK.

Il vous l'a fait croire, mais le jury ne sera pas composé de ses bonnes amies, et l'on prendra difficilement sa parole comme argent comptant.

JANE.

Ce n'est pas sa parole que j'ai pour cela. J'ai la parole de celui qui a commis le meurtre.

GILCOK.

Vous le connaissez ?...

JANE.

Celui qui a pris sur la table le pistolet de Jem Starkie et qui l'a chargé avec ma lettre ; celui qui m'a épiée, qui m'a suivie, quand je courais, la tête perdue, chez Monsieur Radley, et qui s'est caché derrière la haie, dans les grandes herbes, oui, je le connais, et Jem le connaît aussi.

GILCOK.

Il le connaît, et il s'est laissé arrêter!..

JANE.

Et il se laissera mourir plutôt que de prononcer un mot contre lui, car le coupable meurtrier, c'est...

GILCOK.

C'est ?...

JANE.

C'est mon père.

GILCOK, *se levant.*

Hein !... que dites-vous ?... juste ciel !...

JAOE

Je suis venue ici pour vous demander de tirer un pauvre garçon et une honnête fille de cette grande peine... Je ne pouvais vous dire la moitié de la vérité. Pour nous sauver, il faut que vous sachiez tout.

Digitized by Google

GILCOK.

Votre père... c'est votre père qui a tué monsieur Radley.

JANE.

Et nul ne peut le prouver qu'une seule personne... et... c'est...

GILCOK.

Vous?

JANE.

Oui!

GILCOK.

Il refuse d'avouer?

JANE.

Non, Monsieur, il a perdu l'esprit.

GILCOK.

Il est fou?

JANE.

Il était ainsi, je crois, quand il commit le meurtre. Nous avons tout compris à ses paroles décousues, quelques instants avant qu'on vînt arrêter Jem.

GILCOK.

Vous êtes bien sûre?

JANE.

Je ne puis en douter, car il nous a répété dans sa folie les choses que m'a dites Monsieur Radley et celles que je lui ai répondues... Mais, Monsieur, comment puis-je l'accuser, et pourtant comment puis-je laisser mourir Jem?

GILCOK.

Diable! diable! Pauvre garçon!

JANE.

Oh! Monsieur, vous le sauverez, n'est-ce pas?

GILCOK.

Je le sauverai... je le sauverai... Comment voulez-vous que je le sauve si toutes les preuves sont contre lui?

JANE.

Il y aurait peut-être un moyen, Monsieur...

GILCOK.

Un moyen, oui; ce serait de faire partir votre père et de

Digitized by Google

tout dire quand il serait en sûreté... car enfin, s'il était fou!... Mais vous croirait-on?

JANE.

Mon père, depuis hier, je ne sais où il est... Je l'avais enfermé dans la maison pour aller voir Jem ; vous comprenez, je ne pouvais le confier à nos voisins ; il aurait peut-être parlé devant eux, dans sa folie... Quand je suis revenue, il avait forcé la porte et était parti... J'ai couru par toute la ville, et je n'ai pu le retrouver... d'un autre côté, il fallait songer à Jem... Ah! monsieur, je suis bien tourmentée !

GILCOK.

Parbleu... à qui le dites-vous! Mais alors, voyons... vous parliez d'un moyen, quel est-il ?

JANE.

Jem était absent de la ville quand le meurtre fut commis; il était sur la route de Galway, en compagnie d'un matelot nommé Johnny Reilly.

GILCOK.

Où est cet homme?

JANE.

En ce moment, il est à Galway ; son navire doit partir aujourd'hui.

GILCOK.

Aujourd'hui! Mais, ma bonne fille, savez-vous que la vie de votre amant est suspendue à une seule heure? Si cet homme a quitté l'Irlande et que nous ne puissions l'avoir comme témoin, je ne donnerais pas six pence de la chance qu'a ce garçon d'échapper à la potence... Pourquoi n'êtes-vous pas venue plus tôt?...

JANE.

J'attends depuis sept heures à votre porte, Monsieur.

GILCOK.

C'est vrai... j'oubliais... Quel est le nom du navire?

JANE.

Le nom, attendez!... il me l'a dit... mais je l'ai oublié... Je suis si bouleversée... Si... c'était le... Suzanne et .. non le Mary... C'était deux noms de femme...

GILCOK.

Deux noms de femme!... mauvais présage!... Voyons les navires en partance... (*Il cherche dans le journal.*) Navires en partance à Galway. Le James Dunster pour Valparaiso; le Corsaire rouge, pour Sydney; le Flocon, filant pour New-York... le Goëland, pour New-York, le Elisa et Mary...

JANE.

Ah! c'est celui-là, Monsieur.

GILCOK.

Oui, mais trop tard, ma pauvre fille... Le navire a quitté le port, et en ce moment doit être en pleine mer...

JANE.

Ah! Monsieur, il n'y a donc plus d'espoir?

GILCOK.

Il n'y en a plus.

JANE.

Pauvre Jem, pauvre Jem! ah! que puis-je faire pour toi, moi, qui te tue?.. rien... rien... que de mourir, si tu meurs...

GILCOK.

Allons, bien... les larmes, le désespoir... Que faire? que lui dire... La, la, ne pleurez pas... il m'est insupportable de voir une femme pleurer... ça m'agace... ça m'irrite... morbleu! voulez-vous bien ne pas pleurer comme cela?

JANE.

Je vous demande pardon, Monsieur... Excusez moi, vous êtes si bon!

GILCOK.

Qui vous a dit que je suis bon?.. Ce n'est pas vrai, je ne suis pas bon, je suis furieux... Qui sauvera la vie de ce vaurien?..Ce n'est pas moi, n'est-ce pas?... Je n'y puis rien; rien, vous dis-je... Eh bien alors, que venez-vous faire ici?...Pourquoi m'apportez-vous une telle cause?...Pour me tourmenter, pour troubler le repos de mon esprit... Allez au diable!...

JANE.

Je me retire, Monsieur...

GILCOK.

Attendez!... plus d'espoir!... si, il y en a un... Le navire peut être arrêté... s'il n'est pas trop tard... s'il n'a pas franchi la passe... Je ne pensais pas à cela.

JANE.

Oh! Monsieur, que puis-je faire pour cela? Arrêter le navire... Est-ce possible?

GILCOK.

Non... Si... cela se peut... mais cela coûtera de l'argent...

JANE.

De l'argent...

GILCOK.

Et je vous préviens que je n'avancerai pas un penny, pas un penny.

JANE.

J'ai de l'argent... en voici... Je pensais bien qu'il en faudrait... En voici... (*Elle tire de sa poche une poignée de pièces d'argent et de cuivre mêlée à des papiers, et pose le tout sur la table.*) Voilà quatre schellings et neuf pences...

GILCOK, *prenant les papiers.*

Qu'est cela? Des reconnaissances du Mont-de-Piété.

JANE, *remettant les papiers dans sa poche.*

Pardon, Monsieur, je ne faisais pas attention.

GILCOK.

Vous avez donc engagé vos effets pour avoir cet argent, pour le sauver?

JANE.

Oui, Monsieur... est-ce assez?... Oh! dites-moi, est-ce assez?... Voilà encore un châle... (*Elle l'ôte.*) Cela fera trois schellings de plus... Oh! Monsieur, cela suffira-t-il?... cela fera-t-il assez?

GILCOK.

Reprenez votre argent, reprenez cela tout de suite... Comment?... osez-vous?... A-t-on jamais vu... Donnez-moi mon habit... il n'y a pas un instant à perdre...

JANE.

Voilà, Monsieur... (*Elle l'aide à mettre son habit.*)

GILCOK.

Voila comment j'envoie au diable les soucis de ce monde, et comment je me dispose à passer confortablement ma soirée... Donnez-moi mon chapeau?

JANE, *lui donnant son chapeau.*

Allons-nous a Galway, Monsieur ?

GILCOK.

Vous êtes folle.

JANE.

Oui, Monsieur...

GILCOK.

Maintenant, ne vous fiez pas à cet espoir... vous entendez... ne vous y fiez pas!... il n'est pas de la grosseur d'un pois. Je vais aller au télégraphe, pour voir si l'on peut communiquer avec le vaisseau; et, si cela se peut, nous pourrons requérir votre témoin.

JANE.

Le ciel vous bénisse pour prendre à cœur la peine d'une pauvre fille...

GILCOK.

A cœur... je ne prends rien à cœur, entendez-vous... Dieu merci, je garde mon cœur pour des choses plus importantes, et je ne l'embarrasse pas des affaires de mes clients. Ceci est tout professionnel; je suis procureur, et j'agis simplement dans ma profession; des affaires, toujours; du sentiment, jamais... Je n'ai pas le moyen de me livrer à de semblables folies... ne pleurez pas, ne pleurez pas, ou je plante là votre cause...

PERPÉTUE, *apportant le thé.*

S'il vous plaît, Monsieur, voilà le thé.

GILCOK.

Le thé... et des galettes toutes chaudes... elles seront froides à mon retour...

PERPÉTUE.

Vous allez encore sortir?

GILCOK.

Ne vous ai-je pas dit que j'avais gagné aujourd'hui une tranquille soirée ?

Digitized by Google

PERPÉTUE.

Eh bien, Monsieur?...

GILCOK.

Eh bien, je vais la chercher...

PERPÉTUE.

Et votre thé, Monsieur, et ces tartines?

GILCOK.

Mangez-les! (*Il sort avec Jane.*)

(*La toile tombe.*)

Digitized by Google

CINQUIÈME TABLEAU

Le bureau du télégraphe. Quelques employés et les opérateurs du télégraphe travaillent. Des enfants en uniforme emportent et apportent des dépêches. On entend le bruit des machines, qui fonctionnent devant le public.

SCÈNE PREMIÈRE

SLACK, UN GENTLEMAN, BLIKBETT, EMPLOYÉ.

SLACK, *compte les mots d'une dépêche qu'un gentleman vient de lui remettre.*

STACK.

Quatorze mots. Quelle est l'adresse? — Lake Street, Chicago, État-Unis. — Cinq livres, Monsieur.

LE GENTLEMEN, *qui sortait après avoir payé, revenant sur ses pas.*

Ai-je bien mis le nom?

SLACK, *relisant.*

Oui.

BLIKBETT, *entrant.*

Monsieur, on m'a chargé d'envoyer au plus tôt une dépêche très-pressée.

SLACK.

Pour quel endroit?

BLIKBETT.

Hein?

SLACK.

Je vous demande pour quel endroit?

BLIKBETT, *qui essuie ses lunettes.*

C'est héréditaire! dans la famille nous en avons tous porté. (*Il cherche dans sa poche.*)

UN OPÉRATEUR, *devant une machine, à un employé qui écrit.*

Je dis qu'il y a un incendie à Cork. Ils ne peuvent le maîtriser.

Digitized by Google

SLACK *donnant un télégramme à un enfant.*

Tom, Dublin, terrasse long Street. Deux schelling à recevoir. (*L'enfant sort.*)

BLIKBETT, *donnant sa dépêche.*)

Voilà, Monsieur... Monsieur... il n'entend rien... Ils sont tous sourds... (*Slack se retournant.*) Ah! voilà, Monsieur.

SLACK, *lisant la dépêche.*

Pour Blackburn... trop tard.

BLIKBETT.

Hein? Très-bien, voici l'argent.

SLACK.

Je vous dis qu'il est trop tard.

BLIKBETT.

Ah! tant mieux!

SLACK.

Les principales lignes sont ouvertes; mais les stations des petites lignes ferment à neuf heures, quelquefois même à sept.

BLIKBETT.

Je n'y vois pas d'inconvénient... Voici l'argent.

SLACK, *froissant la dépêche avec colère.*

Reprenez votre argent, je vous répète qu'il est trop tard.

BLIKBETT.

Hein! (*Reprenant son argent.*) Tiens! on a considérablement diminué le tarif. (*A l'employé.*) Monsieur, je vous remercie infiniment.

SLACK.

Bonsoir. (*Blikbett heurte Annibal.*)

ANNIBAL, *qui entre.*

Prenez donc garde, vous êtes donc aveugle?

BLIKBETT, *en sortant.*

C'est vous qui êtes sourd

SCÈNE III.

SLACK, OPÉRATEURS, ANNIBAL, *puis* NINA.

ANNIBAL, *entrant vivement, tout essoufflé et regardant derrière lui.*

Non, je me suis trompé... Ce n'est pas elle... il me

semble toujours qu'elle court après moi. Je l'ai laissée chez sa couturière. Oh! voilà des toilettes qui me mettraient vite à sec. Aussi! (*S'approchant de Slack.*) Pouvez-vous envoyer à l'instant une dépêche à Oxford?

SLACK.

Oui, Monsieur.

ANNIBAL.

Je vais l'écrire... (*A lui-même.*) Il paraît que ce n'est pas la demoiselle qui a tiré le coup de pistolet. C'est son amoureux... Mais la balle n'a pas moins porté, et Nina doit avoir beaucoup d'amoureux. Je ne puis rester plus longtemps à Mullingan, il faut que je prévienne la Société, qui devait m'envoyer des fonds... (*Il écrit.*)

NINA, *paraissant au fond.*

Ah! c'est bien lui!... (*Elle s'avance doucement.*) Que fait-il? Il écrit une dépêche...

ANNIBAL, *lisant ce qu'il écrit.*

« Société archéologique d'Oxford... Gardez argent, je » pars... affreux monuments... rien à faire ici... »

NINA.

C'est ce que nous allons voir... (*Elle prend une plume et écrit.*)

ANNIBAL, *allant à l'employé.*

Voilà, Monsieur...

NINA, *lui arrachant la dépêche des mains.*

Du tout, ce n'est pas cela.

ANNIBAL.

Oh!

NINA, *à l'employé.*

Expédiez ceci, Monsieur...

L'EMPLOYÉ, *lisant la dépêche qu'elle vient de lui remettre.*

« Envoyez argent... je reste.... superbes monuments. » beaucoup à faire ici. »

ANNIBAL.

Comment?

NINA.

Allons, payez... une demi couronne... c'est le prix...

Digitized by Google

ANNIBAL.

Mais...

NINA.

Payez donc.

ANNIBAL.

Voilà ! (*Il pose une demi-couronne sur le comptoir.*)

NINA.

Ah ! vous voulez partir!... Ah ! il n'y a que d'affreux monuments à Mullingan !

ANNIBAL.

Je ne parlais que des constructons de pierre...

NINA.

Monsieur Annibal Folkett, si toutefois vous vous nommez ainsi...

ANNIBAL.

C'est mon nom... propre...

NINA.

En ce cas, il ne ressemble pas à votre conduite... Savez-vous que c'est indigne de courir pendant huit heures d'horloge sur les talons d'une honnête fille, et de la planter là aussitôt qu'elle vous a permis de vous asseoir?

ANNIBAL.

J'avais à causer avec un ami...

NINA.

Et à moi, vous n'aviez plus rien à me dire.

ANNIBAL.

Je vous avais tout dit... Je n'aime pas à me répéter.

NINA.

Eh bien, j'ai à vous parler, moi, Monsieur. Vous m'avez compromise.

ANNIBAL.

Oh ! si peu !

NINA.

J'ai une famille, moi, Monsieur...

ANNIBAL.

Ah !

NINA.

Je n'ai ni père ni mère.

ANNIBAL.

Eh bien...

NINA.

Mais j'ai sept frères...

ANNIBAL.

Sept!... Je comprends que monsieur votre père prenne maintenant du repos.

NINA.

Mes sept frères tiennent à mon honneur.

ANNIBAL.

Diable!

NINA.

Ils y tiennent... plus que moi encore.

ANNIBAL.

Moi aussi; c'est pourquoi je veux partir, pour ne pas vous compromettre davantage.

NINA.

Tu veux partir, ingrat, après avoir séduit mon cœur.

ANNIBAL.

Je ne croyais pas séduire tant que ça.

NINA.

C'est que tu ne connais pas ta puissance... Ne t'en va pas, reste; compromets-moi, ça m'est égal.

ANNIBAL.

Jamais!... je prends le rail-way, demain matin.

NINA.

Eh bien, prenons-le ensemble!

ANNIBAL.

Deux places?

NINA.

Oui, emmène-moi... je ne veux pas te quitter... et il y a si longtemps que j'ai envie de voir l'Angleterre!

ANNIBAL.

Vous ne songez pas à votre famille; vos sept frères, Nina, vos sept frères...

NINA.

Tant pis... je les oublie... non, je ne les oublierai pas... tu me parleras d'eux.

ANNIBAL.

Oui... à la rigueur, cela fera entre nous un sujet de conversation.

Digitized by Google

NINA.

Tu consens?

ANNIBAL.

Je ne puis faire autrement que de consentir... votre attachement pour votre famille, Nina, me garantit celui que vous aurez pour moi.

NINA.

Oh! mon petit Annibal, je t'adore...

ANNIBAL.

Demain, au départ de six heures, trouvez-vous au rail-way avec vos bagages... nous partons pour Dublin, et de là nous traversons le canal.

NINA.

Quel bonheur!.. J'irai à Londres...

ANNIBAL.

Prenez mon bras, et n'oubliez pas demain matin, six heures...

NINA.

J'y serai à cinq.

ANNIBAL, *à part.*

Dans une heure, je prends le train, et demain, à six heures, je naviguerai sur le bateau. (*Sortant avec elle.*) soyez exacte, Nina, j'ai tant de choses à vous dire!

(*Ils sortent, les opérateurs et les commis se lèvent, ferment leurs livres et éteignent leurs lampes. Une seule machine reste avec une lampe brûlant devant elle, et une autre lampe pour éclairer le compteur.*)

SLACK.

Dépêchez ces nouvelles de Cork au bureau du journal! Vous reviendrez à onze heures, Russel, pour me relever. (*Les employés prennent leur chapeau et s'en vont un à un. Un enfant employé s'est endormi dans un coin.*) Où est ce jeune polisson de Miller? — Ah! le voilà tout endormi. — Pauvre petit diable! j'ose dire qu'il est suffisamment fatigué. — Eh! Miller... Miller... (*Lui donnant un pli.*) Tiens, porte ceci, et va te coucher... (*L'enfant sort.* — (*Il lit un journal.* — *Entrent Gilcok et Jane.*)

SCÈNE III.

SLACK, GILCOK, JANE.

GILCOK.

Nous y voilà. Asseyez-vous ici, et laissez-moi faire. (*Il la fait asseoir sur un banc.*) Cette jeune personne désire envoyer une dépêche à la station du port de Galway.

SLACK.

Vous venez trop tard d'une demi-heure, Monsieur... mais si vous voulez laisser le message, il sera envoyé de bonne heure demain matin.

JANE.

Oh! Monsieur, envoyez-le!

GILCOK.

Retenez votre langue! (*A Slack.*) Il doit y avoir quelque moyen de communication, en cas d'extrême urgence.

SLACK.

Voyons! vous pouvez être à Galway, par le chemin de fer, à minuit... vous pouvez prendre un bateau, et, si le temps est favorable, vous pouvez atteindre la barre à deux heures du matin.

GILCOK.

Ce moyen prendra quatre heures, peut-être six, et pendant ce temps, le navire partira.

SLACK.

J'en suis fâché vraiment. Mais la station de l'autre côté est fermée.

JANE.

Oh! monsieur, pouvez-vous essayer de l'ouvrir?

GILCOK.

Voulez-vous vous tenir tranquille! (*A Slack.*) Monsieur, écoutez-moi, c'est une question de vie ou de mort. Si nous ne pouvons transmettre cette dépêche à ce navire, la vie d'un homme sera sacrifiée, aussi sûr que nous sommes ici.

SLACK.

Diable! je vais signaler la station, à tout hasard.

JANE.

Oh! merci, Monsieur!

Digitized by Google

SLACK, *frappant la machine.*

Mais je vous assure que c'est bien inutile. J'ai deux dépêches qui sont là pour des navires dont on attend l'arrivée. J'ai signalé depuis une demi-heure, mais je n'ai pas reçu de réponse.

JANE, *à Gilcok.*

Oh! Monsieur, qu'allons-nous faire? qu'allons-nous faire?

GILCOK.

Pour l'amour de Dieu, tenez-vous tranquille! si vous pleurez et me donnez sur les nerfs, je retourne à la maison.

SLACK.

Là, Monsieur, vous voyez que les fils sont muets. (*Il quitte la machine.*) Vous me payeriez mille livres que je ne pourrais les faire marcher.

GILCOK.

Non, évidemment, vous ne le pouvez pas. Merci! Ce n'est pas votre faute, mais cette pauvre fille, c'est son amoureux qui va être jugé pour meurtre. A ce fil était suspendue la tête de ce pauvre garçon... et il lui fait défaut C'est dur, Monsieur... je suis habitué aux rudes affaires, mais celle-ci est la plus cruelle que j'aie vue de ma vie... Venez, Jane!

JANE, *qui est tombée à genoux.*

Non! laissez-moi prier, laissez-moi prier!

GILCOK.

Le ciel vous assiste! car nous ne pouvons plus rien pour vous! (*A Slack.*) Comme c'est le temps des assises, son procès va venir tout de suite... et il sera vraisemblablement condamné. (*A Jane, qui tombe défaillante contre le banc.*) Qu'avez-vous?

JANE.

Je me sens mourir, Monsieur... je... j'ai froid...

SLACK.

Pauvre fille! puis-je vous être utile, Monsieur?

GILCOK.

Bon! elle est évanouie... me voilà bien!... diable soit des filles, des amoureux, et des télégraphes qui se couchent de si bonne heure... Que faire? (*Lui tapant dans les mains.*) Jane! Jane!

(*On entend un signal d'appel.*)

SLACK.

Holà! qu'est-ce que cela? Voici un signal. Attendez un peu. (*Il s'élance vers la machine et frappe, puis attend; la machine répond.*) — Tout va bien... par un hasard que je ne comprends pas, la station est encore ouverte.

GILCOK.

Jane, entendez-vous? La ligne est ouverte. Le fil parle.

JANE.

Dieu! c'est Dieu qui a entendu ma prière.

SLACK.

Vite, Monsieur, votre message.

GILCOK, *à Jane.*

Restez là! (*Il la laisse sur le banc, et s'avance vers Slack.*) Demandez où est la barque *Elisa et Mary*, en partance ce soir.

SLACK, *envoyant la dépêche.*

Barque *Elisa et Mary*, en partance ce soir.

GILCOK, *à Jane, qui s'est remise à sangloter.*

Allons, tenez-vous en repos!

(*Une pause. Le signal répond. La machine fonctionne.*)

SLACK, *lisant à mesure.*

« La barque *Elisa et Mary*, en deçà de la barre, attendant la marée. »

GILCOK.

Hourrah!

SLACK.

Maintenant, que faut-il dire?

GILCOK, *dictant.*

«Pouvez-vous communiquer avec ce navire, et comment?»

(*Slack tape — une pause — la machine répond.*)

SLACK, *lisant.*

« Oui, par le bateau pilote. »

GILCOK.

Dépêchez tout de suite ceci (*Il lui donne une note qu'il vient d'écrire à la hâte.*)

SLACK, *lisant.*

« De Jane Learod à Johnny Reilly, matelot. — Revenez donner votre témoignage pour Jem Starkie, accusé de meurtre. Procès tout de suite. » (*Il télégraphie ces mots.*) — J'ai une crainte, Monsieur ! Le bateau-pilote peut refuser de partir, jusqu'à ce qu'on sache comment et par qui sera payée la dépense; car je sais qu'il y a une très-mauvaise mer cette nuit.

GILCOK.

Voici dix livres, vingt livres... dites que vous les avez, que la somme est dans vos mains... (*Il remet un billet de banque à Slack.*) — Par tous les diables, nous viendrons à bout de cette affaire !

SLACK.

Bien, Monsieur. (*Il télégraphie.*) « Vingt livres déposées pour payer dépenses. »

(*Jane, qui était retombée à genoux devant le banc, s'est traînée sur ses genoux vers l'opérateur, écoutant avec anxiété l'échange des dépêches. — Elle saisit la main de Gilcok et l'embrasse.*)

GILCOK.

Attendez, ne vous réjouisssez pas trop !

(*Moment d'attente et d'angoisse. — La réponse arrive enfin.*)

SLACK.

Voici la réponse ! — « Tout est bien. Le pilote est parti. »

JANE, *avec joie et sanglotant.*

Oh ! Jem !... Jem !...

GILCOK.

Bon, bon ! maintenant, pleurez tout à votre aise !

ACTE CINQUIÈME

SIXIÈME TABLEAU

L'arrière, cabine de *l'Élisa et Mary*, encombrée de cordages de voiles et de colis. A droite, un sabord ouvert sur la mer.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOHNNY, QUELQUES MATELOTS, *jouant et fumant.*

JOHNNY.

Adieu, vieille terre d'Irlande! Il se passera plus d'un jour avant que nous ne nous retrouvions ensemble... qui sait même si c'est toi qui recevras mes os!... Me voilà lancé sur la grande tombe, toujours ouverte, où un coup de vent suffit pour nous faire glisser. (*Ecoutant. — Sifflet de manœuvre sur le pont.*) On va appareiller, garçons... Tout le monde au cabestan pour remonter l'ancre... (*Les matelots sortent.*) Quand elle sera détachée du fond, mon cœur sera detaché de ce monde. Adieu, Jane!

SCÈNE II

JOHNNY, NOÉ.

NOÉ, *se montrant.*

Jane. la fille du vieux Noé... vous ne savez pas... c'est la maîtresse de Radley.

JOHNNY.

Noé!... Noé, ici!... Comment cela se peut-il?..

NOÉ.

Pourquoi je ne suis pas avec vous, camarades... c'est pour écraser le serpent... écraser le serpent.

JOHNNY.

Juste ciel! il est fou... Noé, vieux Noé, ne me reconnaissez-vous pas?...

NOÉ.

Chut!... il est mort. C'est moi, moi tout seul qui l'ai tué.

JOHNNY.

Tué!... qui donc avez-vous tué?

NOÉ.

Il ne faut pas qu'on le sache... Jane était là...

JOHNNY.

Jane!...

NOÉ.

Oui, on la pendrait avec moi... on pend aussi les e mmes.

JOHNNY.

Que dit-il, bon Dieu! que dit-il?

NOÉ.

Elle n'est pas complice... elle n'a pas connu le crime... emmenez-moi bien loin... je parlerais, je parlerais... Ce sang m'étouffe... il faut que je parle...

JOANNY.

Nom d'une bombe, que faire?... Il se sera glissé dans le navire pendant qu'on chargeait, et tenu caché dans l'entre-pont... Le faire mettre à terre, c'est livrer son secret, c'est déshonorer Jane, la perdre peut-être, si elle était là, comme il le dit... Jane, ma Jane, la Jane de Jem traînée devant les juges... mille diables, cela ne sera pas...

NOÉ.

Écoute, homme... ils viennent pour me prendre... tue-moi!... Je parlerais... je parlerais...

JOHNNY.

Vite, vite, cachez-vous... (*Noé se blottit derrière des ballots.*) Le capitaine! (*Le capitaine entre et fait la revue de l'entre-pont.*) Il a raison le pauvre fou... il faut l'emmener... une fois en pleine mer, il faudra bien qu'on le garde.

UNE VOIX, *sur le pont.*

Arrête au cabestan!

WOLF.

Arrête au cabestan!

JOHNNY.

Ah! tonnerre! qu'est-il arrivé?

WOLF.

Va voir, matelot, ce qui retient le navire.

JOHNNY.

Saurait-on qu'il est là? Aurait-on fait un signal de la côte? (*Il sort.*)

SCÈNE III.

JOHNNY, WOLF, NOÉ, *caché.*

WOLF.

Ces pilotes ont toujours peur... (*Regardant par le sabord.*) Oh oh! le fait est que la mer est grosse à la barre... mauvais temps pour appareiller!... mais c'est égal... Il faut qu'avant demain soir nous soyons hors du canal. (*A Johnny qui rentre.*) Eh bien?

JOHNNY.

Le pilote dit, capitaine, qu'il y a quelque malheur à terre.

WOLF.

Que m'importe la terre! Laissé la terre couler à fond, si cela lui plaît. Je n'ai rien à faire avec elle.

JOHNNY, *regardant d'un air inquiet l'endroit ou se tient Noé.*

Il pense qu'on a fait un signal à notre navire à la station.

WOLF.

Dis-lui de songer à sa propre besogne, et d'aller en avant!

JOHNNY.

Oui, oui, capitaine, vous avez raison... au diable la terre! (*Il sort en faisant un geste impérieux à Noé, qui se recule.*)

WOLF.

Ce vieux fou de pilote doit rêver... (*Il prend une lunette, et regarde du côté du port.*) Il y a là-bas des lumières, c'est la vérité... Elles signalent quelque navire... mais ce ne peut être l'*Elisa et Mary*... Cela ressemble pourtant à notre numéro... Par le diable! ce garçon disait vrai... c'est nous qu'on signale.

JOHNNY, *rentrant.*

Il dit, capitaine, qu'un bateau pilote vient sur le navire, là, sous le vent.

WOLF, *regardant avec la lunette.*

Je le vois... Il allume une lumière bleue... C'est un message pour l'un de nous; dis lui d'avancer.

JOHNNY.

Je vous demande pardon, Votre Honneur... mais cette barre est très-rude, et avec une mer comme nous l'avons cette nuit, nous ne pouvons nous arrêter dans ces étroits passages pour attendre des visiteurs.

WOLF.

Tu as de l'aplomb, camarade, et j'ose dire de l'impudence... Prétends-tu m'apprendre à naviguer?

UNE VOIX, *au dehors.*

Ohé! l'*Élisa et Mary.*

WOLF.

C'est le bateau-pilote.

UNE VOIX, *sur le pont.*

Ohé! que voulez-vous?

LA VOIX, *du bateau.*

Arrête pour un message de terre.

WOLF.

Je m'en doutais; va le chercher. Ils le lanceront sur le bord... (*Johnny sort.*) Quelques dernières instructions de l'armateur... (*Il regarde par la fenêtre.*) Il approche, le voilà... (*Criant.*) Portez, portez votre barre, marins d'eau douce, vous allez nous aborder... Bien, c'est cela... bien, mon garçon... Eh bien, que fait-il maintenant?... Il reste près de nous... Que diable attend-il donc?...

JOHNNY, *rentrant avec une dépêche.*

C'est une dépêche, capitaine.

WOLF, *regardant la dépêche.*

« Jane Learod. »

JOHNNY.

Jane, de Jane!

WOLF.

« A Johnny Reilly. »

JOHNNY.

C'est moi.

WOLF.

A bord de l'*Élisa et Mary.*

Digitized by Google

JOHNNY.

Pour moi, pour moi, de Jane...

(*Noé montre sa tête, Johnny lui fait un signe. Il se recache.*)

WOLF.

Eh bien, le service est fait d'une jolie façon, quand on arrête un navire pour remettre à un misérable matelot un message de sa bonne amie.

JOHNNY.

Non, non, ce n'est pas... lisez!...

WOLF, *lisant.*

« Revenez pour témoigner en faveur de Jem Starkie, » accusé de meurtre... Procès tout de suite... »

JOHNNY.

Jem, accusé... de... qui donc a-t-il tué ?

WOLF.

J'en suis fâché pour Jem, quel qu'il soit... mais mon navire manque de bras... Je ne puis vous laisser partir...

JOHNNY.

Mais, mon capitaine, oh! malheur!... ne voyez-vous pas qu'il a tué quelqu'un, et qu'elle m'appelle pour jurer que ce n'est pas lui?

WOLF, *criant..*

Vire au cabestan!... (*Se disposant à sortir.*) Dans une demi-heure nous aurons franchi la barre..

JOHNNY.

Capitaine, capitaine, je partirai avec le pilote, quand il quittera le navire...

WOLF.

Vous ne quitterez pas le bord... Si la vie de ce garçon est en danger, la vie de chaque homme ici est en péril, si nous allons à la mer avec un nombre insuffisant de matelots.

JOHNNY.

Je vous en supplie, capitaine, laissez-moi partir.

LE CAPITAINE.

Vous avez signé un engagement avec moi, et vous resterez ici. (*Il sort.*)

Digitized by Google

SCÈNE IV.

JOHNNY, NOÉ.

JOHNNY.

Au diable mon engagement, Jane m'appelle... il faut que je parte.

NOÉ, *sortant de sa cachette.*

Oui, oui, partir; il faut partir bien loin, bien loin...

JOHNNY.

Comprenez-vous, vieux Noé? Jem est accusé de meurtre, peut-être de celui que vous avez commis... il faut que j'aille déposer pour lui...

NOÉ.

C'est moi, moi seul...

(*On entend le bruit de l'ancre qui retombe sur le pont.*)

JOHNNY.

L'ancre est venue... nous marchons... Où est le bateau-pilote?.. Là-bas, il s'éloigne... cachez-vous, Noé... et à la grâce de Dieu... Moi, je vais me jeter à la nage!

NOÉ.

Oui... oui, partir... Emmenez-moi, emmenez-moi... (*Il saisit Johnny et s'attache à lui.*)

JOHNNY, *hors de lui.*

Lâche-moi... laisse-moi... veux-tu bien me lâcher? Quoi! toi aussi, vieille carcasse, tu veux m'empêcher de partir.

(*Une lutte courte. Johnny rejette violemment Noé derrière les ballots où il s'était tenu caché et court au sabord*)

JOHNNY, *se penchant à la fenêtre.*

Il y a une diable de mer. . Bah! J'ai la marée pour moi. A la grâce de Dieu! (*Il se jette à la mer.*)

SEPTIÈME TABLEAU

La cour: à gauche, au premier plan, le banc des prisonniers; au deuxième plan, le jury. — A droite, au premier plan, le juge. Au deuxième plan, la stalle où déposent les témoins. — Au premier plan, une grande table devant l'estrade du juge — Au fond, l'enceinte réservée au public.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEM, *sur le banc des accusés*; SIR JOHN FAIRFAX, *sur son estrade*, WIGBY, SPARRER, GILCOK, *assis autour de la table*; MAGGIE, PARPÉTUE, TOM, JACK, PEUPLE; POLICEMEN; KRAFT *est dans la stalle des témoins et dépose, interrogé par les avocats.*

WIGBY, *à Kraft.*

Vous avez entendu le prisonnier menacer M. Radley.

KRAFT.

Oui, Monsieur, et voici ses propres paroles : « Je vous retrouverai là où un policeman ne se mettra pas entre nous. »

WIGBY.

Connaissez-vous un homme nommé Johnny Reilly ?

KRAFT.

Je le connais.

WIGBY.

Quand l'avez-vous vu pour la derniere fois ?

KRAFT.

La veille du meurtre, chez Learod. Il me montra un pistolet qu'il me dit avoir enlevé au prisonnier.

WIGBY.

Vous dit-il pourquoi il le lui avait enlevé?

KRAFT.

Oui. Il me dit qu'il craignait que Jem Starkie n'eût l'intention de tuer M. Radley.

JEM.

Jamais Johnny n'a dit cela.

GILCOK, *à Jem.*

Chut!... tenez-vous tranquille.

KRAFT

Je l'ai compris ainsi.

WIGBY, *au juge.*

Voilà le point que la Cour aura à décider, Milord. (*Il s'assied.*)

SPARRER, *se levant, à Kraft.*

A quelle heure avez-vous vu le pistolet chez Learod ?

KRAFT.

Entre cinq et six heures du soir.

SPARRER.

N'avez-vous pas entendu dire que le prévenu et ce matelot Johnny Reilly quittèrent Mullingan vers cette même heure, pour aller à Galway ?

KRAFT.

Je l'ai entendu dire, en effet.

LE JUGE.

Ce Reilly est-il ici ?

SPARRER.

Non, Milord. Nous avons fait tout ce qui est possible pour l'appeler à Mullingan, mais sans succès. (*A Kraft.*) Vous pouvez vous retirer. Appelez Jane Learod... (*Mouvement dans la foule, quand Jane monte dans la stalle des témoins.*)

L'HUISSIER.

Silence !...

SCÈNE II.

LES MÊMES, JANE.

SPARRER.

Vous vous nommez Jane Learod ?

JANE.

Oui... oui, Monsieur.

SPARRER.

La veille de ce fatal événement, Monsieur Radley s'échappa des mains de la foule et se réfugia dans votre maison.

JANE.

Oui, Monsieur.

SPARRER.

Le prisonnier était-il avec vous, en ce moment ?

JANE.

Il y était.

WIGBY.

N'indiqua-t-il pas à la foule le refuge de M. Radley?

JANE.

Non, il m'aida à le cacher, et ensuite il l'aida à fuir.

SPARRER.

En faisant cela, ne courait-il pas le risque d'être maltraité lui-même par la foule exaspérée?

JANE.

Je le craignais pour lui.

SPARRER.

C'est-à-dire que le prisonnier risqua sa propre vie pour sauver celle de l'homme qu'on l'accuse aujourd'hui d'avoir assassiné. — (*Murmures.*)

JANE.

C'est la vérité, Monsieur.

(*Gilcok se penche vers Sparrer et lui parle à l'oreille.*)

SPARRER.

Ah! vous avez raison... (*A Jane.*) Quand le matelot Reilly vous apporta la pistolet, vous dit-il que le prisonnier avait menacé M. Radley?

JANE.

Non, il me dit qu'il craignait que Jem ne voulût attenter à sa propre vie.

WIGBY.

A cause de son amour pour vous, je suppose.

JANE, *confuse.*

Oui... oui, Monsieur.

WIGBY.

Le prisonnier est amoureux de vous. Hé!

JANE.

Oui, Monsieur.

WIGBY.

Et monsieur Radley était un autre adorateur?

JANE.

Il le disait, Monsieur...

SPARRER, *à l'huissier.*

Montrez le billet au témoin! (*L'huissier montre à Jane la lettre à Jem.*) Est-ce votre écriture?

JANE.

Oui, Monsieur.

Digitized by Google

SPARRER.

Lisez-le!...

JANE, *lisant.*

« Jem, j'ai besoin de vous voir, venez! »

SPARRER.

Vous écriviez cela au prisonnier?

JANE.

Je l'ai écrit, mais il ne l'a jamais reçu.

WIGBY.

Ah! très-bien... Vous écriviez cela pour vous exercer la main, je suppose... vous vous disiez que le prisonnier était bien éloigné de vouloir se faire du mal, qu'il était tout à fait guéri de sa jalousie...

JANE.

Je... je ne puis dire cela...

SPARRER.

Sur votre salut, répondez, jeune fille! N'avez-vous pas poussé cet homme au désespoir par votre coupable légèreté?

JANE, *pleurant.*

Oui, oui... je l'ai fait... J'ai été capricieuse et vaine. Il faut vous dire, Monsieur, que je n'avais pas treize ans quand ma mère mourut, avant que je ne sache distinguer la bonne route de la mauvaise... Ah! la mort de sa mère est une perte cruelle pour une jeune fille, Monsieur... Quant M. Radley fit attention à moi, je me sentis le cœur gonflé d'orgueil; je laissai de côté celui qui m'avait aimée et respectée depuis mon enfance, et je le repoussai durement quand il voulut me donner de tendres conseils... Je ne savais pas, Monsieur, je ne comprenais pas encore... La vanité d'être une grande dame avait troublé mon pauvre esprit... Mais à peine eus-je été cruelle pour lui, que mon cœur se retourna et se souleva en moi, et alors, je reconnus... je reconnus...

JEM.

Jane!...

JANE.

Je reconnus que je n'avais jamais aimé que celui-là, ô mon Dieu! que je livre aujourd'hui à la honte et à la mort... Pardonne-moi, Jem, pardonne-moi!...

JEM.

Te pardonner, Jane?... Ton amour guérit toutes mes

souffrances... Je mourrai heureux, me sachant pleuré par toi...

(*Profonde agitation dans la foule. Wigby s'assied.*)

LE JUGE, *au jury.*

Messieurs, vous avez entendu les débats... Le prévenu et le défunt étaient rivaux... Il a été prouvé qu'une altercation violente avait eu lieu entre eux, la veille du meurtre. Le prisonnier achète le pistolet que vous avez sous les yeux. La jeune fille repousse ses dernières prières et favorise monsieur Radley d'un rendez-vous. Vous savez ce qui est arrivé dans cette fatale circonstance... Vous trouvez le motif du crime dans la succession des faits qui l'ont précédé. Rien n'est nié... Toute la défense consiste dans cette affirmation que le prisonnier ne peut avoir commis le meurtre, attendu qu'au moment où le coup de pistolet fût tiré, il était loin de Mullingan, sur la route de Galway, en compagnie d'un marin, nommé Johnny Reilly... Je dois vous faire remarquer qu'il n'y a aucune évidence sur ce point, et que rien ne prouve même l'existence de cet individu. Cette partie de la défense est tout à fait vague et sans consistance. C'est à vous maintenant de peser les faits dans votre conscience, et de donner au prévenu tous les bénéfices de vos doutes, si vous en avez quelques-uns.

LE CHEF DU JURY, *après avoir interrogé ses collègues.*

Nous n'en avons aucun, Milord, notre conviction est faite.

GILCOK.

Milord... (*Il se lève.*) Je vous demande pardon... Je sais que je commets un acte irrégulier, n'étant pas avocat plaidant... mais devant les charges qui pèsent sur ce malheureux, et la condamnation qui va être prononcée contre lui, je ne puis retenir ma langue, sûr, comme je le suis, qu'il n'est pas plus coupable que moi.

LE JUGE.

Pourquoi ne vous êtes-vous pas présenté comme témoin?

GILCOK.

Parce que je ne puis prouver ce que je sais.

LE JUGE

Alors, asseyez-vous !

GILCOK.

Je ne le puis... Il m'est moralement impossible de m'asseoir.

LE JUGE.

En ce cas, je vais vous faire arrêter.

PERPÉTUE.

Arrêter mon maître !

L'HUISSIER.

Silence !...

GILCOK.

Faites-moi arrêter.

PERPÉTUE.

Mais non, mais non, Monsieur.

GILCOK.

Taisez-vous, Perpétue... (*Au juge.*) Je parlerai auparavant. La personne qui a commis le crime est le propre père de cette jeune fille... elle le sait, mais comment pourrait-elle accuser son père?...

JANE.

Oh ! Monsieur...

GILCOK.

Il le faut... Je dois parler... Ce n'est pas mon père, à moi ! Son amoureux, le prisonnier, le sait aussi... mais il ne veut pas employer un tel moyen pour éviter la mort.

JEM.

Monsieur... Monsieur...

GILCOK.

Tenez-vous tranquille ! Laissez-moi dire... Ne voyez-vous pas qu'il y va de la vie?

LE JUGE.

Où est l'homme dont vous parlez?

GILCOK.

Hélas ! Milord... Voilà le malheur, il a disparu ; on ne sait où il est... et, quand bien même on le retrouverait... cela ne servirait pas à grand'chose... il est fou ! fou à lier !

LE JUGE.

Vous moquez-vous de la cour, Monsieur ?

GILCOK.

A Dieu ne plaise, Milord... Je sais trop que tout cela est invraisemblable, et pourtant c'est l'exacte vérité... (*Aux jurés.*) Messieurs, vous pouvez condamner le prévenu, si cela vous plaît; mais, si vous le faites, vous commettrez vous-mêmes le crime pour lequel on le juge ici : un meurtre !

LE JUGE.

Huissier! Assurez-vous de cet homme!... Je ne puis permettre qu'on intimide le jury.

PERPÉTUE.

Lui, monsieur Gilcok, en prison!

GILCOK.

Silence, Perpétue. (*Au juge.*) C'est plus fort que moi, Milord, il faut que je parle...

PERPÉTUE.

Parlez, Monsieur, parlez, dites tout ce que vous avez sur le cœur... J'irai vous soigner en prison, Monsieur... Je ferai vos tartines et vos couvertures. J'empêcherai bien qu'on ne vous fasse maigrir.

LE JUGE.

Huissier, faites sortir cette femme.

GILCOK.

Ne faites pas attention, Milord, c'est ma servante Perpétue.

L'HUISSIER.

Silence!... pour le verdict du jury.

(*On entend une rumeur au dehors.*)

LE CHEF DU JURY.

Nous avons délibéré.

LE JUGE.

Quelle est votre opinion?... Le prisonnier est-il coupable ou non coupable.

(*Cris, tumulte, mouvement dans la cour. Johnny paraît, se frayant un chemin à travers la foule.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, JOHNNY.

JOHNNY.

Où est-il? Laissez-moi entrer! Laissez-moi entrer, ou j'arriverai trop tard.

JANE.

C'est lui... c'est Johnny.

JOHNNY.

Me voici! .. Longue vie, Jem, bon courage!...

L'HUISSIER.

Silence!

LE JUGE.

Quel est cet homme?

Digitized by Google

GILCOK.

Le témoin demandé, Milord... Johnny Reilly.

LE JUGE.

Qu'il se place dans le siége des témoins.

JOHNNY.

Voilà, Monsieur!.. (*Il essaye d'escalader la balustrade.*)

GILCOK.

Pas par là... ici!...

JOHNNY.

Où vous voudrez, ça m'est égal... Ne crains rien Jane... Je vais jurer pour lui!... (*Il se place dans le siége des témoins.*)

SPARRER.

Maintenant, mon garçon, à quelle heure, le soir de mercredi dernier, avez-vous quitté Mullingan?

JOHNNY.

A sept heures...

SPARRER.

Et vous avez marché vers Galway?

JOHNNY.

Oui, Monsieur, tout le long de la route...

SPARRER.

Où étiez-vous à neuf heures?

JOHNNY.

A Saint-Patrick...

SPARRER.

Étiez-vous seul ?

JOHNNY.

Non, Jem Starkie était avec moi...

SPARRER.

Vous le jurez!

JOHNNY.

Ah! mon bon Dieu, si je le jure!... Et vous pouvez me croire, allez!... Qu'est-ce qui m'aurait fait sauter hors de mon navire, par une des plus mauvaises mers que j'aie vues!... Le capitaine ne voulait pas me laisser aller, quand j'ai reçu le message de Jane; je piquai une tête dans les vagues, et fus repêché par le bâtiment pilote, qui me transporta au port du sud, eu égard au vent contraire... Je cours au chemin de fer, mais ils ne veulent pas m'emmener, parce que je n'avais pas d'argent... Je m'arrachais

les cheveux de désespoir, quand je rencontre par bonheur un mécanicien qui connaissait Jem... Je lui conte l'affaire; il me tire près de lui sur sa machine, et j'ai voyagé ainsi tout le long du chemin... Croyez-vous que j'aurais fait tout cela pour venir vous dire un mensonge?... D'ailleurs, nous avons bu le coup de l'étrier chez Tom Penny, l'aubergiste de Saint-Patrick, avec Jack le forgeron et Daniel l'armurier. Faites-les venir. Ils vous diront comme moi que Jem n'était pas à Mullingan, le soir du meurtre... (*Rumeurs dans la foule.*)

L'HUISSIER.

Silence!

LE JUGE, *aux jurés.*

C'est à vous, Messieurs, d'examiner quelle croyance vous attachez à ce récit...

LE CHEF DES JURÉS.

Nous croyons ce dernier témoin, Milord...

JOHNNY.

Ah! vos Honneurs, vous le pouvez, vous le pouvez, sur ma vie.

L'HUISSIER, *à Johnny.*

Silence!

JOHNNY.

Comment, silence, puisque je suis ici pour parler.

LE JUGE, *au chef du jury.*

Alors votre verdict est?...

LE CHEF DU JURY.

Non coupable...

JOHNNY.

Bravo! bien jugé... Longue vie, longue vie, Jem! *à la foule.*

Un hourrah, mes garçons, pour la vieille justice irlandaise!

(*La foule se lève et applaudit en tumulte. Les huissiers s'efforcent de la contenir. Jem presse Jane sur son cœur et serre la main de Johnny et de Gilcok, qui s'avance vers eux. Perpétue a rejoint son maître.*)

(*Tableau.*)

FIN.

76261

80 — Paris. Typ. Morris père et fils, rue Amelot, 64.

N.° d' invent: 111